Friedrich Nietzsche

Lettres choisies

Choix et présentation de Marc de Launay

Textes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari

Traductions d'Henri-Alexis Baatsch, Jean Bréjoux, Maurice de Gandillac et Marc de Launay

Gallimard

SIGNES EMPLOYÉS DANS LE TEXTE

[– – –] interruption du texte
[+++] lacune du texte

1. — À CARL VON GERSDORFF

Bonn, le jour de l'Ascension
[25 mai] 1865

Cher ami[1],

Il me faut d'abord t'avouer que j'attendais ta première lettre de Göttingen avec une toute particulière impatience ; car, outre l'intérêt que je porte à l'ami, j'étais également animé d'un intérêt d'ordre psychologique. J'espérais y trouver le reflet des impressions qu'a produites sur toi la vie de corporation et j'étais sûr qu'à cet égard tu t'exprimerais en toute franchise.

Aussi bien, c'est ce que tu as fait, et je t'en remercie de tout cœur. S'il est vrai, par conséquent, que tu partages, concernant la vie de corporation, le sentiment de ton respectable frère[2], je ne puis qu'admirer la force morale avec laquelle, pour apprendre à nager dans le fleuve de la vie, tu vas jusqu'à te jeter, à titre d'exercice, dans une eau trouble, presque boueuse Excuse la crudité de l'image, je la crois pertinente.

Il faut pourtant ajouter ceci, qui est d'importance : si l'étudiant veut apprendre à connaître son temps

et son peuple, il faut qu'il porte les couleurs d'une Association ; les Associations et leurs orientations représentent en général, avec la plus grande acuité possible, le type d'hommes qui sera celui de la prochaine génération. En outre le problème d'une réforme de la condition estudiantine est trop brûlant pour qu'un individu isolé, pour connaître et juger cette situation, puisse se limiter à son propre point de vue.

Certes il nous faut prendre garde de ne pas subir, ce faisant, de trop fortes influences. Énorme est la force de l'habitude. C'est déjà beaucoup perdre que d'avoir perdu l'indignation morale quant au mal qui se manifeste quotidiennement autour de nous. Ceci concerne, par exemple, la boisson et l'ébriété, mais aussi le mépris et le dédain à l'égard des autres personnes et des autres opinions.

Je te l'avoue très volontiers, j'ai dû vivre, moi aussi, des expériences analogues jusqu'à un certain point aux tiennes ; la façon dont s'exprime la vie en société certains soirs de beuverie m'a été plus d'une fois hautement déplaisante ; certains individus, en raison de leur matérialisme de brasserie, me sont devenus presque intolérables et je n'ai pas entendu porter, sans éprouver la plus vive irritation, des jugements massifs d'une prétention inouïe, sur des personnes et sur des opinions. Nonobstant j'ai bien supporté l'appartenance à l'Association, car j'y ai beaucoup appris et, d'une façon générale, j'ai dû aussi y reconnaître une certaine vie de l'esprit. Quoi qu'il en soit, une relation plus intime avec un ou deux amis m'est tout à fait indispensable ; quand on possède ceux-là, on tolère les autres comme une sorte d'assaisonnement, certains comme poivre et sel, d'autres comme sucre, d'autres comme rien du tout.

Une fois encore je t'assure que tout ce que tu me

dis de tes luttes et de tes inquiétudes ne fait qu'accroître mon estime et mon affection pour toi.

J'ai lu avec le plus grand plaisir tes réflexions sur ton métier. Il me semble que de la sorte nous allons nous rapprocher encore d'un degré. Pour ce qui est du droit je n'ai pas d'opinion. Mais en ce qui te concerne, toi, je suis convaincu que pour étudier la langue et la littérature allemandes tu ne manques ni du goût ni des dons nécessaires, mais non plus, ce qui importe davantage, de la volonté d'affronter en ce domaine des masses importantes d'un labeur dont l'intérêt est parfois inégal. En ce sens nous avons bénéficié en général à Pforta d'une bonne préparation, nous eûmes un excellent modèle en la personne de Koberstein, qu'ici notre intelligent prof. Springer considère, il nous l'a déclaré, comme étant aujourd'hui le plus remarquable historien de la littérature. À Leipzig, tu trouveras Curtius, important spécialiste de linguistique comparée, ainsi que Zarncke, dont je connais et estime l'édition des *Nibelungen*, également le creux Minkwitz, l'esthéticien Flathe, l'économiste Roscher, dont tu suivras naturellement les cours. Selon toute vraisemblance tu y trouveras au surplus notre grand Ritschl, comme te l'auront appris les gazettes. Ainsi pourvue, la faculté de philosophie de Leipzig est la première d'Allemagne. À quoi j'ajoute une agréable nouvelle. Dès que tu m'eus écrit ton intention d'aller à Leipzig, je pris aussitôt la ferme résolution d'en faire autant. Ainsi donc nous allons nous retrouver. C'est après m'être décidé en ce sens que j'ai appris aussi le départ de Ritschl, ce qui m'a conforté dans mon propos. À Leipzig j'entends bien, si c'est possible, me faire admettre dès le début au séminaire de philologie[1]. Il faut que je travaille sérieusement. Musique et théâtre nous offriront d'abondantes jouissances. Naturellement je resterai chameau[2].

Ici, à Bonn, règnent toujours la plus vive excitation, la plus vive animosité à propos de la polémique Jahn-Ritschl[1]. C'est à Jahn que je donne absolument raison. Je suis fort peiné d'avoir à le quitter à la Saint-Michel. Il est d'une extrême amabilité. Mon travail sur la lamentation de Danaé[2] a été remis depuis longtemps et je suis participant extraordinaire[3] du séminaire. Songe qu'à présent trois Pfortiens sont devenus participants ordinaires alors qu'il y avait seulement quatre places disponibles. Haushalter, Michael, Stedtefeld. C'est un triomphe particulier pour le vieux Pforta. Le jour de la fête de l'école[4] tous les Pfortiens d'ici ont envoyé un télégramme au collège des professeurs, lesquels ont répondu fort aimablement. Gräfe, Bodenstein et Lauer ont adhéré à la « Franconia », tu l'as sans doute déjà appris.

Au cours de ce semestre j'ai d'abord à effectuer pour le séminaire un travail d'archéologie. Ensuite, pour la soirée scientifique de notre Association, une recherche assez considérable sur les écrivains politiques allemands[5], ce qui, j'espère, m'apprendra beaucoup mais exige de ma part force lectures et grande accumulation de matériaux. Mais le gros morceau est un travail de philologie sur le thème duquel je ne suis pas encore fixé et qui m'ouvrira les portes du séminaire de Leipzig.

Accessoirement j'étudie en ce moment la vie de Beethoven d'après le livre de Marx[6]. Il se peut que je me remette aussi à composer, ce dont cette année je me suis jusqu'ici fort soigneusement gardé. Je n'écris pas non plus de poésie. À la Pentecôte nous avons à Cologne le Festival rhénan de musique ; je t'en prie, viens-y donc de Göttingen. Au programme figurent en particulier « Israël en Égypte » de Haendel, la « Faustmusik » de Schumann, les « Saisons » de Haydn et bien d'autres pièces encore. Je suis

parmi les exécutants. Immédiatement après commence l'Exposition internationale de Cologne. Tu trouveras tous les détails dans les gazettes.

Enfin je suis très heureux d'apprendre que tu as lu les *Natures problématiques*[1]. Il est bien dommage qu'avec son dernier roman, *Les von Hohenstein*[2], Spielhagen n'ait fait manifestement aucun progrès. Ce qui était dans les Nat. probl. hostilité contre la noblesse est devenu ici haine déclarée.

— Ma plume et mon encre m'exaspèrent ; depuis quatre pages déjà j'ai perdu toute bonhomie, je ne puis que rapporter quelques faits le plus sèchement du monde. —

Il y a des chapitres dans les Nat. probl. que j'ai trouvés admirables. Ils sont effectivement d'une vigueur et d'une évidence goethéennes. Les tout premiers sont des chefs-d'œuvre. Mais as-tu lu aussi la continuation « À travers la nuit vers la lumière[3] » ?

La partie la plus faible est le romantisme qui caractérise l'entrée en scène des Bohémiens.

Tu connais sans doute, de Freytag, le « Manuscrit perdu » ? —

J'espère faire cet été la connaissance de Spielhagen.

Sur ce, cher ami, porte-toi tout à fait bien et pense à moi en toute amitié. Je me réjouis que nous devions nous revoir. Je te souhaite bonne humeur et gaieté, et surtout que tu rencontres quelqu'un de qui tu te puisses sentir proche. Excuse mon abominable écriture et le dépit que j'en éprouve. Tu sais combien cela m'irrite et me coupe l'inspiration.

Ton fidèle ami Fr. Nietzsche.

2. — À ELISABETH NIETZSCHE

Bonn,
le dimanche après la Pentecôte.
[11 juin 1865]

Chère Lisbeth,

Après une lettre aussi pleine de charme que la dernière que je reçus de toi, avec sa guirlande de virginales poésies, ce serait de ma part injustice et ingratitude de te laisser attendre davantage ma réponse, et ceci d'autant plus que cette fois je dispose d'une riche matière et ne «rumine» en moi-même qu'avec grande satisfaction les plaisirs dont j'ai joui.

Auparavant il me faut pourtant toucher à un passage de ta missive, où le ton pastoral se joint à la cordialité lamaïque[1]. Ne sois pas soucieuse, chère Lisbeth. Si ton vouloir est aussi bon et décidé que tu le dis, les chers oncles n'auront pas grand-peine. Quant à ton principe selon lequel le vrai serait toujours du côté de ce qui est le plus difficile, je te le concède en partie. Néanmoins il est difficile de saisir que 2 et 2 ne feraient pas 4; en est-ce plus vrai pour autant?

D'autre part, toutes les idées dans lesquelles on a été élevé et qui peu à peu se sont fortement enracinées en nous, ce qui a été tenu pour vrai dans nos familles et chez nombre de braves gens, ce qui de surcroît console et édifie effectivement l'être humain, tout cela, est-il plus difficile de l'admettre que de lutter contre l'accoutumance et, dans l'insécurité qui est le lot de quiconque, d'aller de l'avant en toute indépendance, exposé aux fréquentes oscillations de l'esprit, voire de la conscience, privé souvent de consolations, mais ne visant jamais qu'à ouvrir de nouvelles voies au vrai, au beau, au bien?

Quand il s'agit de se former sur Dieu, le monde et le salut la conception dans laquelle on se sente à l'aise, pour le véritable chercheur le résultat de sa recherche n'est-il pas justement quelque chose d'indifférent? Cherchons-nous, en effet, en notre quête, repos, paix, bonheur? Non point, mais exclusivement la vérité, fût-elle au plus haut point effrayante et abominable[1].

Encore une dernière question: si nous avions cru depuis notre jeune âge que tout salut de l'âme procédait d'un autre que de Jésus, par exemple de Mahomet, n'est-il pas certain que nous eussions eu part aux mêmes bénédictions? Certes seule la foi sanctifie, non la réalité objective qui est derrière. Cela, je ne te l'écris, chère Lisbeth, que pour aller au-devant des arguments habituels de ceux des croyants qui se réfèrent à leurs expériences intimes et concluent de là au caractère non trompeur de leur croyance. Aussi bien, il n'est aucune vraie foi qui soit trompeuse, elle fournit au croyant ce qu'il espère y trouver, mais sans offrir le moindre point d'appui pour fonder une vérité objective.

C'est là que se séparent les voies que suivent les humains; veux-tu repos de l'âme et bonheur, alors crois; veux-tu être au service de la vérité, alors cherche.

Dans l'entre-deux il est une foule de positions intermédiaires; ce qui compte, c'est la fin principale.

Pardonne-moi cette explication ennuyeuse et plutôt simpliste. Voilà des choses qu'assurément tu te seras dites déjà bien des fois, et toujours mieux et de plus belle façon[2].

Sur cette austère fondation je veux à présent construire un édifice qui n'en sera que plus gai. Je puis cette fois-ci te conter de merveilleuses journées.

Vendredi 2 juin je me rendis à Cologne pour le Festival musical de Basse-Rhénanie. Le même jour s'y ouvrait l'Exposition internationale. Pendant ces journées Cologne prit des allures de capitale. Immense confusion de langues et de costumes — incroyable profusion de coupeurs de bourse et autres filous — tous les hôtels bondés jusque dans les moindres recoins — la ville très joliment pavoisée — voilà pour l'aspect extérieur. À titre de chanteur j'eus la poitrine ceinte de mon écharpe de soie rouge et blanche et me rendis à la répétition. Tu ne connais malheureusement pas la Salle Gürzenich, mais aux dernières vacances je t'en ai donné une merveilleuse idée en la comparant à la Bourse de Naumburg. Notre chœur comprenait 182 soprani, 154 alti, 113 ténors et 172 basses. Ajoute un orchestre d'à peu près 160 exécutants, dont 52 violons, 20 altos, 21 violoncelles et 14 contrebasses. On avait fait appel à sept solistes parmi les meilleurs chanteurs des deux sexes. L'ensemble dirigé par Hiller. Parmi les femmes beaucoup brillaient par la jeunesse et la beauté. Tout au long des trois concerts elles se présentèrent toutes en blanc, avec des nœuds d'épaule bleus et, dans les cheveux, des fleurs naturelles ou artificielles. Chacune avait en main un beau bouquet. Nous autres hommes étions en frac et gilet blanc. Le premier soir nous sommes restés ensemble très tard dans la nuit et finalement j'ai dormi sur un fauteuil chez un ancien de la Franconia; le matin, tel un couteau de poche, j'étais plié en deux. À ce propos, soit dit en passant, je souffre depuis les dernières vacances d'un violent rhumatisme au bras gauche. La nuit suivante je suis revenu coucher à Bonn. Le dimanche ce fut le premier grand concert. «Israël en Égypte de Haendel». Nous chantâmes avec une inimitable ferveur par 50 degrés Réaumur[1]. À la Gürzenich, pour les trois jours, toutes les

places étaient louées d'avance. Le billet pour un seul concert coûtait de 2 à 3 thalers. De l'avis unanime l'exécution fut parfaite. On en vint jusqu'à des scènes qui pour moi seront inoubliables. Lorsque Staegemann et Julius Stockhausen, le «roi des basses», eurent terminé leur héroïque duo, ce fut un déchaînement inouï d'enthousiasme, huit rappels, fanfares de trompettes, hurlements pour réclamer un *bis*; 300 spectatrices lancèrent ensemble leurs 300 bouquets en direction des chanteurs, lesquels furent littéralement ensevelis sous un nuage de fleurs. La scène se répéta lorsque le duo eut été repris *da capo*.

Le soir, nous autres qui étions venus de Bonn commencions à boire ensemble lorsque nous fûmes invités par la chorale masculine de Cologne au restaurant de la Gürzenich et nous y restâmes au milieu des toasts carnavalesques et des chants dans lesquels excellent les chanteurs de Cologne, avec chœurs à quatre voix et enthousiasme croissant. À 3 heures du matin, je m'en fus avec 2 de mes connaissances et nous parcourûmes la ville, sonnâmes aux portes, nulle part ne trouvâmes accueil, même à la poste qui refusa de nous recevoir — nous voulions dormir dans ses voitures — jusqu'à ce qu'enfin, au bout d'une heure et demie, un gardien de nuit nous ouvrît la porte de l'Hôtel du Dôme. Nous nous écroulâmes sur les banquettes de la salle à manger et en 2 secondes sombrâmes dans le sommeil. Au-dehors cependant le jour pointait. Au bout d'une heure et demie le valet survint et nous réveilla car il fallait nettoyer la salle. Nous déguerpîmes avec un désespoir teint d'humour et, traversant la gare pour gagner Deutz, prîmes notre petit déjeuner et, la voix complètement brisée, nous rendîmes à la répétition. Là je m'endormis avec grand enthousiasme (avec accompagnement obligé de trompettes

et de timbales). Je n'en fus que mieux éveillé pour la représentation de l'après-midi, de 6 à 11. On y jouait mes pièces favorites, la Faustmusik de Schumann et la Symphonie en *la* majeur de Beethoven. Le soir j'aspirais fort à trouver un lit et fis le tour d'environ 15 hôtels où tout était comble et archicomble. En fin de compte, dans le 14e, quand l'hôtelier, là aussi, m'eut assuré que toutes ses chambres étaient occupées, je lui déclarai froidement que point ne bougerais de là et qu'il eût à me faire préparer un lit. Ce qui d'ailleurs advint, on dressa dans une salle à manger des lits de camp, à 20 groschen la nuit.

Le troisième jour enfin vit le dernier concert, consacré à l'exécution d'un plus grand nombre de plus petites pièces. Le clou fut la Symphonie de Hiller, sur le thème « Il faudra bien que revienne le printemps », les musiciens étaient dans une rare exaltation, car nous étions tous des passionnés de Hiller ; après chaque mouvement, immense enthousiasme et à la fin même scène, encore amplifiée. Son trône fut couvert de couronnes et de bouquets, un des artistes le ceignit de laurier, l'orchestre fit retentir une triple fanfare et le vieil homme se couvrit le visage et pleura. Ce qui émut infiniment les dames.

Je veux encore te faire mention particulière d'une artiste, Mme Szarvadi, de Paris, la pianiste virtuose. Imagine une personne de petite taille, encore jeune, pleine de feu, point jolie, intéressante, boucles noires.

La dernière nuit, totalement démuni du *nervus rerum*[1], je couchai à nouveau chez l'ancien de la Franconia, à même le sol. Ce qui n'était pas très agréable. Le matin je regagnai Bonn.

« Une vraie vie d'artiste », comme me dit une dame.

C'est avec une grande dose d'ironie qu'on retourne à ses livres, à la critique des textes et autres affaires du même genre.

J'irai à Leipzig, la chose est sûre. La controverse continue entre Jahn et Ritschl[1] ; les deux partis se menacent réciproquement de publications foudroyantes. Deussen, lui aussi, ira probablement à Leipzig.

Pour la Fête de l'école (le 21 mai), nous envoyâmes, nous les Pfortiens de Bonn, une dépêche au collège des professeurs et nous reçûmes une fort aimable réponse.

Aujourd'hui excursion des Pfortiens à Königswinter. — Nos Stürmer rouges à galon d'or font grand effet[2].

J'écrirai très prochainement au cher Rudolf[3], qui m'a envoyé une si aimable lettre. Dis à la chère tante et au cher oncle mes plus affectueuses pensées.

Fritz.

3. — À CARL VON GERSDORFF

7 avril 1866. Naumburg

Cher ami,

À certaines heures de paisible contemplation l'on considère la vie avec un mélange de joie et de tristesse ; ces heures ressemblent à ces belles journées d'été qui s'installent largement, à leur aise, sur les collines et que décrit si bien Emerson[4] : alors, dit-il, la nature atteint à sa perfection et, pour notre part, nous échappons à l'envoûtement que jette sur nous une volonté toujours en éveil, nous ne sommes plus rien que pur regard, contemplatif et désintéressé.

C'est dans cet état d'esprit, plus désirable qu'aucun autre, que je prends la plume pour répondre à ta lettre amicale et riche d'idées. Nos soucis communs ont fondu pour ne laisser qu'un petit reste ; derechef nous avons pu constater à quel point quelques traits de plume et, en fin de compte, peut-être aussi les caprices fortuits de quelques individus conditionnent la destinée d'un nombre infini de gens, et nous laissons volontiers le soin aux dévots de savoir remercier leur Dieu de ces caprices fortuits. Il se peut bien que cette réflexion nous fasse rire lorsque nous nous retrouverons à Leipzig.

En ce qui me concerne comme très simple individu, je m'étais déjà fait à l'idée militaire. Souventes fois j'ai souhaité échapper à la monotonie de mes travaux, désiré les contrastes de l'excitation, de la vie impétueuse et tumultueuse de l'enthousiasme. Car, à quelque contrainte que je me sois soumis, il m'est apparu de jour en jour plus clairement que d'un tel travail on ne vient pas à bout en un tournemain. Durant les vacances j'ai — relativement — beaucoup appris et, après les vacances, mon Théognis[1] me trouvera avancé au bas mot d'un semestre. Chemin faisant, j'ai fait maintes découvertes qui m'ont éclairé et qui enrichiront mes *quaestiones theogn*. Je suis prisonnier d'une muraille de livres — grâce à la peu commune obligeance de Corssen. Je dois en dire autant de Volckmann[2], qui m'a consciencieusement aidé, principalement pour toute la littérature concernant Suidas[3], dont il est le meilleur spécialiste. Je me suis si bien acclimaté dans ce domaine que je l'ai également défriché de façon indépendante, en trouvant dernièrement le moyen de démontrer que le *Violarium* d'Eudocie ne renvoie pas à Suidas mais à la principale source de Suidas, un *Épitome* d'Hésychius de Milet (lequel est naturellement perdu), ce qui, pour mon Théognis, aboutit à un résultat surprenant dont, par la suite, je te ferai part un jour ou l'autre. Au demeurant, j'attends jour après jour une lettre du Dr Dilthey, de Berlin, un élève de Ritschl qui est plus versé que personne dans les questions concernant Théognis. Je me suis complètement ouvert à lui et ne lui ai dissimulé ni les résultats que j'ai obtenus ni ma qualité d'étudiant. J'espère qu'une fois de retour à Leipzig je pourrai me mettre courageusement à la rédaction définitive ; j'ai assez bien rassemblé tout mon matériel. Il est indéniable cependant que plus d'une fois je n'arrive pas à comprendre pourquoi je me suis imposé un soin qui m'écarte de moi-même (et, au surplus, de Schopenhauer[1] — ce qui revient souvent au même), qui a donc pour effet de m'exposer au jugement des autres, voire de m'affubler peut-être d'un masque d'érudition alors que celle-ci me fait défaut. On perd toujours quelque chose à être imprimé. Obstacles et difficultés n'ont pas manqué. La bibliothèque de Berlin a refusé de laisser sortir les éditions de Théognis des XVI[e] et XVII[e] siècles. Par l'entremise de Roscher j'avais fait demander pour moi à la bibliothèque de Leipzig une série tout à fait indispensable d'ouvrages. Mais Roscher m'a écrit qu'il était trop scrupuleux pour se dessaisir de livres empruntés à son nom. Je n'ai pas à blâmer ce scrupule, mais il m'a causé suffisamment d'ennuis.

Trois choses me servent de réconfort, mais de trop rare réconfort : mon Schopenhauer, la musique de Schumann, enfin les promenades solitaires. Hier le ciel laissait présager un orage de première grandeur, je gravis en toute hâte un sommet voisin, qu'on appelle le « Leusch » (tu pourras peut-être m'expliquer le sens de cette nomination), trouvai là-haut une hutte, un homme en train d'abattre deux chevreaux, et son garçon. L'orage éclata sur

le mode le plus violent, avec tempête de grêle, j'éprouvai une incomparable exaltation et saisis à quel point nous ne comprenons bien la nature que lorsque nos soucis et nos tracas nous contraignent à trouver refuge auprès d'elle. Qu'était-ce alors pour moi que l'être humain et son indécise volonté ? Qu'avais-je à faire de l'éternel : « Tu dois », « Tu ne dois pas » ? Comme c'était autre chose, l'éclair, l'ouragan, la grêle, libres forces sans éthique ! Comme elles ont de la chance, comme elles sont puissantes, pur vouloir que ne vient point troubler l'intellect !

En revanche j'ai fait une suffisante expérience d'exemples qui montrent à quel point peut être troublé l'intellect humain. J'ai conversé ces jours-ci avec quelqu'un qui veut partir très prochainement comme missionnaire — pour les Indes. Je l'ai un peu interrogé ; il n'avait lu aucun livre indien, ne connaissait même pas de nom l'*Oupnekhat*[1] et était bien résolu à ne point entrer en relations avec les brahmanes — parce qu'ils ont, pense-t-il, une solide formation philosophique ! Ô Gange sacré !

J'ai entendu aujourd'hui un brillant sermon de Wenkel sur le christianisme, « cette croyance qui a vaincu le monde », d'une insupportable arrogance à l'égard de tous les peuples non chrétiens, mais en même temps fort astucieux. En effet, au terme christianisme il substituait à chaque instant autre chose, ce qui donnait toujours un sens valable, même de notre point de vue. Quand, à la proposition : « le christianisme a vaincu le monde », on substitue la proposition : « le sentiment du péché, bref un besoin métaphysique, a vaincu le monde », la chose pour nous n'a rien de choquant, mais il faut alors être logique avec soi-même et dire : « Les vrais Indiens sont chrétiens » et également : « Les vrais chrétiens sont indiens. » Mais au fond des substitutions de mots et de concepts comme ceux-là, dont le sens a

été bien fixé, manquent quelque peu d'honnêteté, car elles égarent complètement les esprits faibles. Si christianisme veut dire « croyance en un événement historique ou en un personnage historique », avec ce christianisme-là je n'ai rien à faire. Mais s'il s'agit seulement d'un besoin de délivrance, je le puis apprécier grandement et ne lui en veux même pas de sa prétention à discipliner les philosophes, tant ceux-ci sont rares face à l'immense masse des assoiffés de délivrance, encore qu'ils soient faits de la même étoffe. Ah, du moins si tous ceux qui pratiquent la philosophie étaient disciples de Schopenhauer ! Mais trop souvent le masque du philosophe dissimule la méprisante hauteur du « vouloir » soucieux de travailler à sa propre glorification. Que règnent les philosophes, c'est alors *to plèthos*[1] qui serait perdu. Que règne cette masse, comme elle le fait aujourd'hui, c'est alors au philosophe, *raro in gurgite vasto*[2], qu'il appartient toujours, comme dit Eschyle, de *dicha allôn phronéeïn*[3].

Cela dit, de toute manière, comme il nous est pénible de garder ainsi pour nous, à demi exprimées, nos jeunes et fortes idées schopenhauériennes et, en somme, d'avoir toujours sur le cœur le poids de cette malheureuse distance entre théorie et pratique ! à cela je ne connais pas de remède, c'est au contraire de remède que j'ai besoin. Il me semble qu'il nous faudrait juger avec plus d'indulgence ce qui est au cœur de la chose, et qui est présent aussi dans ce conflit.

Là-dessus, porte-toi bien, cher ami, rappelle-moi au bon souvenir des tiens, comme les miens me chargent pour toi de leurs meilleures pensées ; et, c'est bien entendu, lorsque nous nous retrouverons, nous sourirons — à juste titre.

Ton ami,

Friedrich Nietzsche

4. — À FRANZISKA ET ELISABETH NIETZSCHE

[Leipzig, début juillet 1866]

Chères maman et Lisbeth,

J'espère que vous recevez une gazette et que vous aurez ainsi suivi avec fièvre les événements décisifs de ces dernières semaines[1]. Le danger que court la Prusse est immense ; que par une totale victoire elle soit en mesure de réaliser son programme, voilà qui est tout à fait impossible. Unifier l'État allemand sur un mode révolutionnaire, tel est le tour de force de Bismarck ; il possède du courage et une suite imperturbable dans les idées, mais il sous-estime les forces morales de la nation. Quoi qu'il en soit, ses derniers coups sur l'échiquier sont excellents ; avant tout il s'est entendu à faire retomber sur l'Autriche une large part, sinon la plus lourde, des responsabilités.

Notre position est très simple. Quand une maison brûle on éteint l'incendie sans se demander d'abord qui donc l'a allumé. La Prusse est en flammes. Il s'agit pour l'instant de la sauver. C'est le sentiment unanime.

Dès lors que la guerre a éclaté, toutes considérations annexes ont passé au second plan. Je suis un Prussien aussi convaincu que le cousin, par exemple, peut être un Saxon convaincu. Mais pour tous les Saxons le moment est particulièrement délicat. Leur pays est tout entier entre les mains de l'ennemi. Leur armée immobile et inerte. Leur roi séparé des siens[2]. On a donné tout simplement le coup de grâce à un autre roi et à un autre prince électeur[3]. Telle est la plus récente définition du prince « par la grâce de Dieu ». On comprend alors que le vieux Gerlach[4] tempête, avec quelques Bornéos[5] west-

phaliens contre l'alliance avec la démocratie couronnée (Victor-Emmanuel) et non couronnée.

En fin de compte cette méthode prussienne pour en finir avec les princes est la plus commode du monde. Nous avons bien de la chance que le Hanovre et la Hesse électorale ne soient pas alliés de la Prusse ; sinon, comment nous serions-nous jamais débarrassés de ces messieurs ?

Ainsi donc nous vivons à Leipzig, ville prussienne. Aujourd'hui l'état de guerre a été proclamé pour toute la Saxe. On vit progressivement comme sur une île, car les communications télégraphiques et les liaisons postales et ferroviaires sont constamment perturbées. Pour Naumburg, bien entendu, comme pour la Prusse en général, tout fonctionne normalement. Mais il n'est guère possible, par ex., de faire parvenir à Tübingen une lettre pour Deussen.

En attendant, les cours continuent sans perturbation. L'autre jour, en rentrant de Naumburg, j'ai trouvé une lettre de Ritschl m'annonçant l'arrivée de la collation de Rome. Celle de Paris arrive à la fin de cette semaine[1].

Malgré tout, je ne cesse d'être conscient de l'imminence du jour où je serai appelé sous les drapeaux. Au reste il n'est guère honorable de rester tranquillement chez soi à l'heure où la patrie engage un combat à la vie et à la mort.

Renseignez-vous, je vous prie, très exactement auprès de l'Office régional quant à la date à laquelle seront appelés les volontaires d'un an et faites-le-moi savoir au plus tôt.

Le spectacle le plus plaisant qu'offre encore Leipzig est Hedwig Raabe[2] qui joue toujours à bureaux fermés en un temps où, par ex., le théâtre de Dresde a vu un jour sa recette réduite à 6 thalers.

Portez-vous très bien aujourd'hui et envoyez-moi

bientôt derechef linge et nouvelles. Très affectueusement,

F. W. N.

Suite

Puisque ma lettre est restée en plan, je serais surpris que vous me sachiez mauvais gré d'y joindre un appendice. J'ai été malade 3 jours, mais aujourd'hui je suis rétabli. Ce fut sans doute l'effet de la chaleur. Mais peu importe. Ce qui est important, c'est que nos soldats aient remporté leur première grande victoire[1]. Avant-hier soir le commandant de la place en a donné la nouvelle en faisant hisser aussitôt sur son hôtel un immense drapeau noir et blanc. Dans la population l'état d'esprit est très partagé. On croit aux misérables mensonges de Vienne selon lesquels les dernières rencontres auraient été fort meurtrières pour les Prussiens, on parle de 15 000 Prussiens prisonniers. Il faudrait être le diable pour y croire. À Vienne, pour fortifier le moral des masses, on falsifie et dénature toutes les dépêches.

Soit dit en passant, je suis tout à fait ravi du brillant échec (*pappax*[2]) des conservateurs de Naumburg-Zeitz aux dernières élections. À la Chambre nous n'avons pas besoin d'égoïstes, de ces gens qui, pour se pousser, font des grâces, disent ce qu'on attend d'eux, se comportent servilement et éclatent de pur dévouement, telles des vesses-de-loup. Et l'atmosphère était vraiment empuantie.

J'ai reçu votre lettre avec celle de Gersdorff et je suis en mesure de vous rassurer. Comme si vous étiez réellement plus en sûreté à Naumburg que moi à Leipzig ! Pour l'heure je reste ici et je n'aimerais vraiment pas, dans un moment pareil, m'enfer-

mer dans un trou plus ou moins endormi, sans gazettes et plein des remugles de la *Kreuzzeitung*[1].

Pour le frère aîné de Gersdorff je suis réellement inquiet. Les hussards de Ziethen furent les premiers au feu et, dit-on, sévèrement éprouvés. Notre Gersdorff espère être promu officier d'ici trois mois au plus tôt, à moins qu'on ne lui préfère quelques stupides cadets.

À présent portez-vous bien ; quand le Lama[2] fêtera son anniversaire, il se pourrait bien que j'aille à Naumburg. Mais d'ici là j'attends une lettre concernant les histoires d'appel.

F. W. N.

5. — À CARL VON GERSDORFF

Naumburg [24 novembre et]
1er déc. 1867

Mon cher ami,

Étrange ! Pour des lettres d'affaires destinées à des personnes indifférentes on est bien plus ponctuel que pour correspondre avec des amis intimes. Que de lignes n'ai-je écrites cet été, chaque fois pleinement conscient que quelqu'un attendait de moi, depuis belle lurette et *suo jure*[3], une missive bien circonstanciée ! Que de fragments de lettres ne trouvé-je dans mes papiers, contenant les uns des pages entières, d'autres un simple en-tête ! Mais rien de tout cela n'a été terminé, car la masse des travaux et des événements a balayé derechef la feuille inachevée et je n'avais aucune envie de t'entretenir de choses et de sentiments obsolètes. Permets-moi

maintenant de ne jeter sur cet été qu'un rapide regard d'ensemble pour pouvoir ensuite m'attarder sur le présent, un présent avec lequel tu te sentiras en sympathie, ayant vécu toi-même des expériences tout à fait analogues à celles que je vis en ce moment.

Ainsi donc cet été, le dernier — c'est-à-dire le second — que j'aie passé à Leipzig, m'a fort absorbé. Tu le sais, j'avais grandement travaillé sur le thème mis au concours *de fontibus Laertii Diogenis*[1]. Aussi bien tout a réussi comme je le souhaitais ; il en est résulté une foule de beaux résultats, en partie importants — je veux dire importants à notre échelle —, et finalement vint le verdict espéré de la Faculté. Puis-je me permettre de te transcrire quelques lignes du jugement de Ritschl sur ce travail ? Elles me font grand plaisir, car elles me donnent courage et me poussent à poursuivre ma route sur une voie dont je suis quelquefois tenté, par scepticisme, de m'écarter. Voici donc ce qu'il écrit, après indication de mon nom et de ma devise *genoï oïos essi*[2] : « Il a mené l'entreprise de telle manière que, non content de répondre à l'attente de la Faculté, il l'a même dépassée. En effet, dans cette dissertation, on voit briller tout à la fois une telle quantité de renseignements doctrinaux puisés aux sources et une telle subtilité de jugement sain et mûr, jointe à la perspicacité dans la démonstration et dans l'exposé des preuves et à une simplicité innée dans le style, que non seulement le talent et le labeur de l'auteur semblent dignes du plus insigne éloge, mais qu'on doit même estimer que cet ouvrage apporte une importante contribution à une connaissance plus riche et plus correcte de l'histoire des Lettres grecques, surtout dans le domaine philosophique[3] » ; jugement qui fut notifié devant une aula bondée. Hélas, je ne pus être là, ce qui me chagrina d'autant

plus que la Société de philologie voulait organiser pour moi — son fondateur et son ex-président — un banquet chez Simmer, auquel le père Ritschl en personne avait promis d'assister.

— Ce travail m'absorba jusqu'au début d'août ; dès que j'en fus libéré, je pris mon vol, avec l'ami Rohde, vers la forêt de Bohême, pour procurer à mon âme fatiguée un bain de nature, de montagne et de bois. Il est indispensable que je te dise ici un mot de Rohde, bien que tu l'aies connu autrefois. Cet été, lui et moi, nous ne nous sommes guère quittés et nous avons senti entre nous l'existence d'une rare communion de pensée. Qu'au-dessus de ces liens d'amitié flottât le génie de l'homme dont Rohde, de Hambourg, il y a quelques semaines encore, m'envoyait la photographie, je veux dire Schopenhauer, la chose est évidente. Tu éprouveras, j'imagine, un vif plaisir à constater que de pareilles natures, fortes et bonnes, qualificatifs qui, en leur meilleur sens, s'appliquent à Rohde, sont justement celles qu'empoigne cette philosophie.

Voici qu'à nouveau une semaine s'est écoulée, qu'à nouveau nous sommes dimanche, le seul jour à présent qui me reste pour accomplir mes devoirs épistolaires. Mais afin de ne guère quitter le cercle d'idées où je me trouvais il y a 8 jours, je vais t'entretenir d'une autre influence de Schopenhauer. Il s'agit de deux productions littéraires nées sous son étoile, un ouvrage scientifique et un roman. Tu as peut-être entendu parler déjà du livre de Bahnsen, *Contributions à la caractérologie*[1]. C'est une tentative pour transformer en science le discernement des caractères. Comme tout cela repose sur une base schopenhauérienne et qu'au surplus cet ouvrage en deux tomes contient effectivement force idées et remarques judicieuses, je te le recommande ainsi qu'à tous ceux qui ont été initiés à cette sagesse évi-

dente et néanmoins cachée. Ce qui me satisfait le moins, c'est la forme; l'auteur jette ses idées à la hâte, et cela nuit beaucoup à l'aspect esthétique de son œuvre. — Quant au roman dont je veux maintenant te parler, il est le premier exemple d'œuvre littéraire inspirée du tragique presque ascétique de Schopenhauer; c'est un livre dont les héros sont poussés par la flamme rouge du Samsara[1] jusqu'à cette totale inversion du vouloir, un ouvrage de la plus haute valeur artistique, plein d'idées magnifiques et composé dans le plus beau, le plus aimable style. Il s'agit du dernier roman de Spielhagen, intitulé «En rangs[2]» et à propos duquel on a pu écrire que son auteur était trop fier pour s'attacher à une clique comme celle qui entoure, p. ex., Freytag[3]. Au jugement de mon maître Ritschl ce roman vaut dix fois tout Freytag.

En troisième lieu je te dis quelque chose d'un événement avec lequel Schopenhauer se trouve également en lointaine relation, encore que, malgré ce que prétendent des inspecteurs scolaires bien rétribués, il n'en soit aucunement responsable. C'est le fâcheux suicide de Kretzschmer à l'école de Pforta. En fait, ou bien on en ignore les causes ou bien on les passe soigneusement sous silence. Le mystère ici tient au fait que cet homme excellent et consciencieux s'était fiancé trois mois plus tôt, de sorte que, en outre, il fait ainsi le malheur d'une jeune fille. Qu'il fût disciple de Schopenhauer, tu ne l'ignores pas et la dernière fois que nous nous rencontrâmes, à Almrich, nous avons eu une conversation sur la théorie schopenhauérienne du suicide.

Mais à présent je reviens au récit de mes propres expériences vécues; la nouvelle de cette mort m'a trouvé à Meiningen où je passais les derniers jours de mon voyage dans la forêt de Bohême. C'est là,

en effet, qu'une grande festivité musicale de quatre jours avait été organisée par les musiciens de l'avenir[1], qui y célébrèrent leurs singulières orgies musicales. L'abbé Liszt présidait. Cette école désormais est devenue passionnément schopenhauérienne. Un poème symphonique de Hans von Bülow, «Nirvana», contenait à titre de programme un centon de maximes empruntées à Schopenhauer, mais la musique était affreuse. En revanche, Liszt lui-même, dans quelques-unes de ses pièces d'église, a merveilleusement retrouvé le caractère du Nirvana indien, surtout dans ses «Béatitudes», «*beati sunt qui...* etc.»[2].

Après ces semaines de repos et de pure jouissance de la nature, un bienveillant démon intérieur me suggéra, à Naumburg, de me consacrer ardemment à un nouveau thème philologique «sur les écrits apocryphes de Démocrite». Ce travail est destiné à une série d'études dont l'ensemble, l'année prochaine, doit être dédié à Ritschl. Durant les derniers temps de mon séjour à Leipzig j'ai, en effet, proposé que ses élèves personnels — bien entendu soigneusement choisis — expriment ainsi à leur maître leur vénération. À cette fin furent recrutés Rohde, Roscher, Windisch, Clemm et encore 4 autres que tu ne connais pas. Après quoi j'ai assisté, à Halle, au Congrès des philologues — et c'est alors que tomba le verdict de la fatalité.

À présent me voici, en effet, canonnier au 2e escadron monté du 4e rég. d'artil. de campagne.

Combien surprenante fut cette brusque transformation, avec quelle violence je fus arraché au train habituel et confortable de ma vie, tu le comprendras et y compatiras aisément. Malgré tout je supporte ce changement avec une courageuse résolution et j'éprouve même, devant ce coup du sort, un certain bien-être. C'est seulement à présent que je

mesure tout ce que je dois à Schopenhauer, depuis que l'occasion m'est fournie de pratiquer un peu d'exercice. Durant les 5 premières semaines j'eus aussi de surcroît à assurer le service des écuries ; le matin à 5 h. 1/2 j'étais sur place pour vider le fumier et panser le cheval avec étrille et brosse. Maintenant mon service s'organise en moyenne de telle façon que je suis pris le matin de 7 à 10 h. 1/2 et le soir de 11 h. 1/2 à 6 h., la plus grande partie de ce temps étant consacrée à l'exercice à pied. Quatre fois par semaine, l'autre volontaire d'un an et moi, nous suivons un cours donné par un lieutenant pour nous préparer à l'examen d'officier de complément. Tu sauras qu'un artilleur monté doit ingurgiter une masse étonnante de connaissances. Ce que j'apprécie le mieux, ce sont les heures d'équitation. J'ai un très beau cheval, et aussi bien il paraît que je ne manque pas de dispositions comme cavalier. Sur le terrain d'exercice, quand je chevauche mon Baudoin, je suis très content de mon sort. Le régime auquel je suis soumis est en somme excellent. Surtout nous avons un capitaine sympathique.

Je t'ai parlé de ma vie de soldat ; telle est la justification de l'extraordinaire retard avec lequel je te donne de mes nouvelles et réponds à ta dernière lettre. Je pense que dans l'intervalle tu auras été toi-même libéré de tes liens militaires. C'est pourquoi je crois inutile d'adresser ma lettre à Spandau.

Mais j'ai déjà dépassé les limites de mon temps : une lettre d'affaires à Volckmann et une autre à Ritschl nous ont déjà réduit ce temps. À présent il faut que je m'arrête pour me préparer à l'appel avec tout mon barda.

Ainsi donc, cher ami, pardonne-moi cette longue

négligence et rejettes-en la responsabilité, pour la plus grande part, sur le dieu de la guerre.

En toute fidélité, ton ami
Friedrich Nietzsche,
canonnier

6. — À ERWIN ROHDE

[Naumburg, 8 octobre 1868]

Mon cher ami,

À présent qu'il me faut récapituler une année fertile en péripéties, une année riche en émotions plaisantes et déplaisantes, pleine d'expériences ascétiques et eudémonistes, une année commencée aux écuries, continuée sur un lit d'hôpital, achevée dans le labeur servile d'une confection d'Index, à présent que je décompte tout ce que m'a apporté cette année en fait de bons moments, de beaux espoirs, d'heures de silencieuse réflexion, lors je rumine aussi avec la plus intime satisfaction les impressions de ces jours de bonheur que nous vécûmes ensemble en août et, telle une vache repue, je me prélasse sous le rayonnant soleil de mes souvenirs.

Depuis qu'en ce temps-là nous avons dit ce que nous avions à dire quant au ciel et quant à la terre, il ne m'est guère rien advenu d'important ; « assis sous les feuilles pâlies, homme pieux et paisible », j'ai travaillé dans la véranda à mon Index. Voici à présent que s'écoule, amical, l'arrière-été, dans la demi-tiédeur de son soleil et de sa paresse ; à Leipzig je suis attendu et une annonce dans le *Leipziger Tageblatt* demande une garçonnière « de qualité » pour un studieux célibataire. Là-bas tous les gens que nous connaissons ont franchi déjà quelques

échelons de la notoriété; pour ma part, pauvre *homo litteratus*, il me faut songer moi aussi, dans le plus bref délai, à me pourvoir d'un grade universitaire si je ne veux pas être rangé dans le *pecus* des «littérateurs». Au reste je me propose de me mêler davantage au monde; en particulier je garde l'œil sur une dame dont on m'a conté merveilles: l'épouse du prof. Brockhaus, sœur de Richard Wagner[1]; de ses dons l'ami Windisch, qui m'a rendu visite, a la plus haute idée. Je suis heureux de voir ainsi confirmée la théorie schopenhauérienne de l'hérédité; l'autre sœur de Wagner (qui fut comédienne à Dresde) passe, elle aussi, pour n'être pas n'importe qui. Les Ritschl ne fréquentent guère que la famille Brockhaus.

Il y a peu j'ai lu (et en priorité) les articles de Jahn[2], sur la musique, y compris ceux qui concernent Wagner. Il faut un peu d'enthousiasme pour rendre pleine justice à un homme comme celui-là, alors que Jahn n'éprouve qu'une instinctive méfiance et n'écoute que d'une oreille à demi bouchée. Nonobstant je lui donne souvent raison, surtout là où il voit en Wagner le représentant d'un dilettantisme moderne qui absorbe et digère tous les intérêts artistiques; mais justement, de ce point de vue même, on ne saurait trop s'étonner de l'importance que prend chez cet homme chacun des dons artistiques, de l'indomptable énergie qui s'allie chez lui à une multiplicité variée de talents artistiques, alors qu'en général plus la «culture» est diverse et étendue, plus elle se présente le regard éteint, les jambes molles, les reins énervés.

Mais au surplus la sphère affective où se meut Wagner reste totalement inaccessible à O. Jahn: Jahn reste justement un héros des *Grenzboten*[3], un homme en bonne santé pour qui la légende de Tannhäuser et l'atmosphère de Lohengrin sont un

monde clos. Ce que j'aime chez Wagner, c'est ce que j'aime chez Schopenhauer, l'air éthique qu'on respire chez eux, la senteur faustienne, croix, mort et tombeau, etc.

La seule personne que j'aie fréquentée ici, à Naumburg, avec un plaisir toujours neuf, c'est Wenkel, notre infatigable explorateur de Kant et de Schopenhauer, qui, par le caractère exclusif de ses travaux, manifeste une importante force de volonté. Son commerce constant avec la philosophie fait de lui un sévère critique de notre philologie; je lui ai maintes fois demandé son avis sur des textes, par ex. sur des articles de Bernays[1] ou de Ritschl. Chez Ritschl il discernait un certain génie, mais risible lui semblait tant de passion appliquée à de telles futilités; Bernays ne lui plaisait pas du tout. Il songe lui aussi, en secret, à une future activité universitaire et veut également coiffer, dans un très proche délai, le bonnet de docteur.

Imagine-toi que je ne suis pas encore complètement libéré du service militaire et que même une sûre perspective s'ouvre plus tard pour moi dans l'artillerie. Mon capitaine a eu l'amabilité d'inscrire sur mon certificat ma qualification comme sous-lieutenant de territoriale, sous la seule réserve d'accomplir au printemps une période d'un mois pour acquérir les connaissances qu'exige l'exercice attelé. Comme à plus ou moins bref délai la guerre est inévitable et qu'aucune perspective ne s'offre d'être entièrement libéré des chaînes militaires, un avancement au grade de sous-lieutenant de territoriale est d'un très grand prix.

Enfin, cher ami, il me reste à te dire quelque chose de ton excellent travail sur Pollux. Je l'ai lu entièrement; cet ensemble de connaissances a pour moi quelque chose de fort éclairant, encore que je ne prétende aucunement avoir porté, ce disant, un

«jugement», qui ne relève en rien de ma compétence, laquelle ne peut non plus s'accroître, faute de livres. Le premier chapitre a pleine valeur propédeutique, dans la mesure où il rassemble une quantité de résultats isolés, que de la sorte il ne présuppose pas de trop spéciales connaissances et présente gentiment les choses *ab ovo*. Au demeurant, du point de vue d'une problématique universitaire, la question est mal posée. Le premier *stemma* ne s'accorde pas tout à fait avec le texte ; d'après lui Eustathe s'est servi des *Péri érgopénètès* de Diogénien[1], alors que dans le texte c'est d'Hésychius qu'il fait usage. Ensuite il manque dans le *stemma* l'indication que Photius a directement utilisé les *Péri érgopénètès* ce qui d'ailleurs ne me semble pas établi de façon sûre. Dionys[2] ne s'est pas moins servi de l'*Épitomé Pamphilea* que des *Péri érgopénètès*. Connais-tu la mise au point de M. Schmidt[3] sur les sources de Suidas (Fleckeis. Jahrbüch., 1855) ? — Westphal, Histoire de la musique ancienne, p. 167, nomme d'ailleurs Tryphon comme source principale de la partie musicale dans le quatrième Livre de Pollux[4]. —

Les deux premiers chapitres de mes Laertiana ont paru dans le dernier fascicule du *Rheinisches Museum* et tu en recevras très prochainement un tiré à part. Ah ! que tout ce travail me paraît rebutant ! *Nonum prematur in annum*[5] ! Sinon, ce n'est rien. Livrer immédiatement aux presses cette sagesse tout juste couvée, voilà qui manque trop de bon sens et je n'en tire que dépit. Il y a tant d'erreurs là-dedans, davantage encore de hasardeux balbutiements, et le tout dans le style de quelqu'un qui n'est pas encore majeur. Ma seule excuse est que je n'atteindrai à ma majorité que le 15 octobre de la présente année, jour qui me verra aussi quitter l'uniforme.

Ce que je couve encore comme œufs laërtiens, je me le réserve pour le moment où ils rempliront un panier de dimensions convenables. Ma dissertation, je la ferai sur Homère et Hésiode contemporains. Récemment j'ai rendu compte des «Anacréontiques» de Val.Rose dans le *Centralblatt* — avec quelques observations sur les défauts de Rose et sur son style de porc-épic[1].

Que voilà donc de vains bavardages ! Mais aussi quelle idée que d'écrire des lettres à peine sorti de table, des lettres à un ami comme toi, des lettres pauvres en idées et riches en digestion ! Ô chien, chien que tu es, tu es malade d'écrire des lettres comme celle-là[2] !

Avec cette révérence
de petite pensionnaire,
je reste ton ami
Friedrich Nietzsche
canonnier prussien.

Bien des choses de la part de ma mère et de ma sœur.

7. — À CARL VON GERSDORFF

[Naumburg, 11 avril 1869]

Mon cher ami,

Le terme ultime est arrivé, voici le dernier soir que je passe dans ma petite patrie : je pars demain matin pour le vaste, vaste monde, vers une profession nouvelle, inhabituelle, dans une lourde et oppressante atmosphère d'obligations et de travaux[3]. Une fois encore il faut prendre congé ; l'âge d'or de l'activité libre et sans limites, celui où règnent souverainement le présent, la jouissance de

l'art et de la vie par un spectateur désintéressé ou du moins faiblement intéressé — cet âge est à jamais révolu; domine à présent une sévère divinité, la tâche quotidienne. « Étudiant chenu je m'en vais », oui tu connais cette émouvante chanson d'étudiant. Oui, oui, moi-même il me faut à présent être philistin! Où que ce puisse être, cette phrase a sa vérité. On n'assume pas impunément fonction et dignité — la seule question est si les liens seront chaînes ou ficelles. Et j'ai encore assez de courage pour briser une chaîne s'il le faut, et pour aller tenter ailleurs l'expérience hasardeuse d'une autre vie. De l'inévitable bosse du professeur je ne sens encore dans le dos aucune trace. Être un philistin, un *anthropos amousos*[1], homme du troupeau — que m'en gardent Zeus et toutes les Muses! Aussi bien je ne saurais guère de quelle façon m'y prendre pour le devenir, ne l'étant point[2]. Je me suis rapproché, il est vrai, d'une sorte de philistin, la *species* « spécialiste »[3]; il n'est que trop normal que le faix quotidien, que la pensée qui se concentre, heure après heure, sur certains domaines du savoir et sur certains problèmes, que tout cela émousse quelque peu la libre réceptivité et attaque dans ses racines l'esprit philosophique. Mais je m'imagine pouvoir résister à ce péril avec plus de calme et d'assurance que la plupart des philologues, le sérieux philosophique est déjà en moi trop profondément chevillé, déjà les vrais, les essentiels problèmes de la vie et de la pensée m'ont été trop clairement définis par le grand mystagogue Schopenhauer pour que je doive jamais craindre une honteuse désertion de l'« Idée ». Irriguer ma science des flots de ce sang neuf, transmettre à mes auditeurs ce sérieux schopenhauérien, imprimé sur le front de cet homme sublime — tel est mon souhait, telle est mon intrépide espérance. Je voudrais être

un peu plus qu'un dresseur de consciencieux philologues. Les maîtres de la génération présente, le soin apporté à la nouvelle pousse, c'est à tout cela que je songe. Si nous sommes forcés de supporter l'existence, tâchons d'utiliser cette existence de telle manière que d'autres l'estiment et la bénissent à l'heure où nous en serons heureusement délivrés.

À toi, précieux ami, avec qui je suis uni de cœur sur maintes questions fondamentales concernant la vie, je souhaite la chance que tu mérites; quant à moi, je me souhaite ta vieille et fidèle amitié. Porte-toi bien!

Friedrich Nietzsche dr

Merci de tout cœur pour tes lettres si riches de contenu, n'accuse que ma *polupragmosunè*[1] si j'ai tant tardé à te remercier. J'ai écrit à Wiesecke pour le remercier.

Adresse: Prof. Dr Friedrich Nietzsche à Bâle.

8. — À RICHARD WAGNER

Bâle, le 22 mai 1869

Très cher Monsieur,

Depuis bien longtemps déjà j'ai eu le projet de vous dire une fois, sans aucune réserve, quelle grande gratitude j'éprouve à votre égard[2]; car les meilleurs moments de ma vie, les plus sublimes, se lient en fait à votre nom et je ne sais qu'un autre humain, au surplus votre grand frère en esprit, Arthur Schopenhauer, à qui je pense avec une égale vénération, que dis-je, *religione quadam*[3]. Je suis heureux de pouvoir vous présenter cette confession en un jour de fête[4] et ce n'est pas sans un sentiment de fierté

que je vous la présente. Car si le lot du génie est d'être pour un temps le fait *paucorum hominum*[1], ces *pauci* ont bien le droit de se sentir particulièrement favorisés et distingués parce qu'il leur a été donné de voir la lumière, d'en recevoir la chaleur, alors que la masse reste à transir dans le froid brouillard. Mais à ces rares privilégiés la jouissance du génie n'échoit pas sans peine ; bien au contraire ils ont à lutter avec force contre la toute-puissance des préjugés et contre l'opposition de leurs propres penchants, en sorte qu'au terme d'un combat heureux ils ont en fin de compte une sorte de droit de conquête sur le génie.

Si j'ai eu l'audace de me compter au nombre de ces *pauci*, c'est après avoir constaté que presque tous les gens qu'on rencontre se révèlent inaptes lorsqu'il s'agit de saisir votre personnalité comme un tout, de sentir le courant unifié, profondément éthique, qui traverse votre vie, vos écrits et votre musique, bref de percevoir l'atmosphère d'une vision du monde plus sérieuse et plus riche en âme, celle qui nous a été ravie du jour au lendemain, nous autres pauvres Allemands, à la suite de toutes les misères politiques possibles, de nos désordres philosophiques et de l'invasion judaïque. C'est à vous et à Schopenhauer que je dois d'être resté fermement attaché jusqu'ici au sérieux germanique de la vie, à une considération approfondie de cette existence si mystérieuse et si inquiétante.

Combien de problèmes relevant de la pure science se sont peu à peu éclairés pour moi grâce au regard jeté sur votre personnalité, si solitaire et si surprenante, voilà ce que je préférerais vous dire un jour de vive voix, comme aussi bien j'aurais souhaité ne pas avoir à *écrire* tout ce que je viens d'écrire. Comme j'eusse aimé être aujourd'hui présent dans votre solitude lacustre et montagnarde, si la déplorable chaîne de mon métier ne me retenait dans ma niche bâloise !

Il me reste enfin à vous prier de me rappeler au meilleur souvenir de Mme la baronne von Bülow[1] et à me permettre de me désigner moi-même

comme le plus fidèle et le plus
dévoué de vos adeptes et vénérateurs
Dr Nietzsche
prof. à Bâle

9. — À ELISABETH NIETZSCHE

[Bâle, 29 mai 1869]

Chère Lisbeth,

plus tard que je ne le souhaitais je trouve temps et occasion de te remercier de ta lettre et de te donner un peu plus de détails sur mes expériences d'ici. D'abord j'ai été heureux d'apprendre que tu ne te sens pas mal à l'aise à Leipzig et que tu y trouveras peut-être le profit et le plaisir que tu en espérais. De toute manière, eu égard au rythme paisible de la vie Naumburgeoise, c'est un changement brutal et qui ouvre de nouvelles perspectives. Tu t'habitueras bien, ce me semble, à la maison et aux rapports familiaux chez les Biedermann[2] ; j'ai toujours gardé quelque peu mes distances, de manière à ne souffrir en rien des caprices et sautes d'humeur occasionnelles de tel ou tel membre de la famille. Soit dit en passant : à la servante j'ai donné 2 thalers au moment de Noël et 3 thalers en partant, rien de plus, mais cela ne te crée aucune obligation.

Fais-moi donc bientôt le plaisir de m'écrire en me donnant force détails sur ce qui se passe à Leipzig, et aussi sur les personnes auxquelles je m'in-

téresse, et dis mon bon souvenir à tous ceux à qui tu auras envie de parler. Raconte à Mme Brockhaus[1] que je suis allé voir son frère, Richard Wagner, le lundi de la Pentecôte et que j'ai passé avec lui et Mme von Bülow très agréablement l'heure du déjeuner et l'après-midi. Tribschen est une très charmante maison de campagne au bord du lac des Quatre-Cantons, à une 1/2 heure de Lucerne. Vendredi dernier j'ai reçu une invitation à y fêter l'anniversaire de Wagner (22 mai) et même à loger chez lui, mais malheureusement j'en ai été empêché par des obligations professorales.

Me voici depuis le début mai en pleine activité, à l'université et au *pädagogium*[2], mais c'est hier seulement[3] que j'ai fait ma leçon inaugurale «sur la personnalité d'Homère», devant une salle comble, dans le grand amphithéâtre du Musée. Je donne mes cours tous les jours de semaine, de 7 à 8 heures du matin et je suis satisfait de cette sorte d'activité. On s'habitue même au désagrément d'avoir 8 auditeurs, en considérant qu'il y a là tous les philologues, et même de surcroît un théologien. À l'école j'ai le plaisir d'avoir une classe intelligente et je m'imagine que, si je ne suis point né maître d'école, ce métier du moins ne me gâte pas.

Nous prenons, trois de mes collègues et moi, notre repas de midi chez Recher, à la gare centrale; commensal également une connaissance des Biedermann, ancien officier et rédacteur à Weimar, M. von Göckel. Bien entendu, je reçois beaucoup d'invitations, par exemple la semaine prochaine, pour dimanche, mardi, mercredi et jeudi. Une très agréable famille allemande, celle du directeur de la Compagnie Générale d'Assurances, Gerkrat, également celle du conseiller Vischer-Bilfinger[4]. Chez ce dernier je suis admis tous les mardis aux fameuses soirées familiales. Récemment nous avons eu dans

les jardins une grande et merveilleuse fête allemande; pour finir nous avons joué à l'Homme Noir et aux petits papiers; rien que des professeurs comme public, et beaucoup de dames. Également une générale von Hardegg (le mari est gouverneur du roi de Wurtemberg) qui m'a cordialement salué de la part de Mme von Grimmenstein[1]. — J'ai loué un magnifique piano à queue (et à bon marché). La personne que je fréquente le plus est Jacob Burckhardt, célèbre esthéticien et historien de l'art[2], et homme très profond — demande aux Biedermann.

Avec toute l'affection et les meilleurs vœux de

ton frère

10. — À ERWIN ROHDE

[Bâle, fin janvier et 15 février 1870]

Mon cher ami,

Je me suis demandé ces jours-ci avec inquiétude comment les choses pouvaient bien se passer pour toi à Rome, et de quelle manière tu vis peut-être là-bas coupé du monde et comme abandonné — que dis-je? il se pourrait même que tu fusses malade, sans bons soins ni amical secours. Tranquillise-moi et dissipe mes idées noires. La Rome du concile me semble si inquiétante et si délétère — mais je ne veux pas en dire davantage, car le secret de la correspondance ne me paraît pas assez sûr pour toutes les affaires ecclésiastico-jésuitiques; on pourrait flairer le contenu de ma lettre et en tirer vengeance sur toi. — Tu étudies l'Antiquité, et tu vis le Moyen Âge. —

Mais j'ai quelque chose à te dire avec une parti-

culière instance. Lors de ton voyage de retour songe à loger chez *moi* quelque temps ; sais-tu bien que ce pourrait être la dernière fois pour une longue période ? Tu ne saurais croire à quel point tu me manques ; accorde-moi donc le réconfort de ta présence, et tâche qu'elle ne soit pas trop brève. Car c'est pour moi une sensation toute nouvelle de *n'*avoir sur place *absolument personne* à qui je me puisse confier sur le meilleur et sur le pire de mon existence. Au surplus, je n'ai aucun collègue avec lequel je sympathise réellement. Dans cette solitude d'ermite, jeune comme je suis et qui traverse des années si difficiles, mon amitié prend un aspect pour ainsi dire pathologique ; je t'implore comme implore un malade : « Viens à Bâle ! »

Mon véritable refuge, et je ne saurais trop l'apprécier, reste ici Tribschen près de Lucerne, encore que je ne puisse m'y rendre que trop rarement. J'y ai passé mes vacances de Noël — très beau et très sublime souvenir ! Il est absolument indispensable que tu sois, toi aussi, initié à cette magie. Dès que tu seras mon hôte, nous irons voir ensemble l'ami Wagner. Ne peux-tu rien m'écrire concernant Franz Liszt ? Si, pendant ton voyage de retour, tu pouvais passer par le lac de Côme, tu aurais une belle occasion de nous faire un plaisir à tous. Nous, c'est-à-dire les Tribschéniens, avons en vue une villa au bord du lac, près de Fiumelatte ; elle s'appelle « Villa Capuana » et comprend deux corps de bâtiment. Ne peux-tu soumettre cette villa à une inspection et à une critique ?

Tu as sans doute appris la mort de Wackernagel[1]. Il est question que Scherer[2] lui succède à Vienne. Un nouveau théologien entre également en scène, Overbeck[3], venant de Iéna. Romundt, grâce à Ritschl, est précepteur chez le prof. Czermak, avec une belle situation. Roscher, qui dans une lettre

m'a dit sa très chaude vénération pour toi, est « principal » pédagogue à Bautzen[1]. Il paraît que Bücheler[2] sera appelé à Bonn. Le *Rheinisches Museum* s'imprime à présent en caractères latins. J'ai donné une conférence, devant un public mêlé, sur « Le drame musical antique » et j'en donne une seconde, le 1er février, sur « Socrate et la tragédie antique ». J'ai de plus en plus d'amour pour l'hellénité ; le meilleur moyen de s'en approcher est de travailler sans relâche à former sa propre petite personne. Le niveau que j'ai atteint maintenant est la plus humiliante confession de mon ignorance. L'existence d'un philologue occupé à un quelconque effort critique, mais à 1 000 lieues de distance de l'hellénité, voilà qui m'est de plus en plus impossible. Je vais jusqu'à douter de pouvoir jamais devenir un véritable philologue ; si je n'y arrive accessoirement, par hasard, je n'y réussirai pas. Mon malheur, en effet, est de n'avoir pas de modèle, de courir le risque d'être le fou de sa propre main[3]. Mon plan prochain est de travailler quatre ans à me cultiver, puis de voyager pendant plusieurs années — avec toi peut-être. Nous avons réellement une existence bien difficile. Ah ! que la douce ignorance sous le couvert de maîtres et de traditions était une bienheureuse sécurité !

Au demeurant tu seras sage de ne pas élire comme résidence une si petite université. On est isolé, même dans sa science. Que ne donnerais-je pour que nous pussions vivre ensemble ! Je désapprends complètement à parler. Mais le pire pour moi est qu'il faille toujours être en représentation, jouer le maître, le philologue, l'être humain, et que je doive toujours faire mes preuves au regard de tous ceux à qui j'ai affaire. Mais cela, je sais bien mal le faire et je le désapprends toujours davantage. Je me tais ou alors je ne dis à dessein que juste ce que dit com-

munément un homme bien élevé qui a l'usage du monde. Bref, je suis encore plus insatisfait de moi-même que du monde, et par conséquent d'autant plus dévoué à celui qui m'est le plus cher.

Mi-février. J'éprouve à présent la plus grande inquiétude que tes lettres ne me parviennent pas, ni à toi les miennes. Depuis novembre je suis sans nouvelles. Mon amie vénérée, Cosima, m'a conseillé de m'informer de toi par l'entremise de son père (Franz Liszt). Aussi bien, je le ferai très prochainement, pour aujourd'hui je tente encore d'envoyer une lettre. — Sur le concile nous sommes bien renseignés par les Lettres « romaines » dans l'*Augsbourgienne*[1]. En connais-tu l'auteur[2] ? Si c'est le cas n'en laisse rien paraître ; on le recherche de façon terrible. — J'ai donné ici une conférence sur Socrate et la tragédie, qui a suscité frayeur et malentendus. En revanche elle m'a permis de resserrer encore mes liens avec mes amis de Tribschen. Me voici en train de devenir l'espoir en personne ! Richard Wagner lui-même m'a donné à entendre, de la façon la plus émouvante, quel destin il me voit assigné[3]. Tout cela est très angoissant. Tu sais ce que Ritschl a dit de moi. Mais je ne veux point m'en inquiéter ; à vrai dire je n'ai aucune ambition littéraire et aucun besoin de me mettre à la remorque des modèles régnants, car je ne vise aucune situation brillante et célèbre. En revanche, le moment venu, je veux m'exprimer aussi sérieusement et aussi librement que possible. À présent science, art et philosophie croissent en moi simultanément, au point que, de toute manière, j'engendrerai quelque jour un Centaure.

Mon vieux camarade Deussen est le dernier et le plus ancien de mes amis à être passé, corps et âme, dans le camp de Schopenhauer. Windisch est pour un an en Angleterre, au service de l'East-Indian-

Office pour collationner des textes sanscrits. Romundt a donné vie à une Société Schopenhauer. — Il vient de paraître un scandaleux écrit de Bergk[1] contre Ritschl (contre sa critique de Plaute et le d final), pour la honte de la communauté scientifique allemande.

Je t'assure une fois encore de tout cœur de ma meilleure affection. Je pense avec joie au printemps, car il te conduira jusqu'à Bâle — dis-moi seulement à quelle date ; je passerai les vacances de Pâques avec les miens au bord du lac de Genève.

Porte-toi bien ! Porte-toi bien !

11. — À PAUL DEUSSEN

Bâle, Schützengraben 45
[février 1870]

Mon cher ami,

Quel incroyable contraste entre ta dernière lettre et toute ta littérature épistolaire précédente ! Voici enfin effacé ce qui nous rendait étrangers l'un à l'autre depuis longtemps ; à présent nous parlons la même langue tous les deux et les mêmes mots n'évoquent plus en nous des sensations différentes. Le chemin quelque peu malaisé et non tout à fait plan et direct, qui t'a mené dans ta formation au point où tu en es, t'aurait peut-être été épargné, et tu aurais pu suivre un sentier plus naturel et plus facile si nous étions toujours restés ensemble. Tu es du moins le dernier de mes amis à trouver le chemin de la sagesse. Enfin pour toi aussi je nourris maintenant les meilleures espérances ; bien des nuées se dissiperont devant tes yeux. Certes tu te sentiras alors plus isolé que jamais, comme c'est

mon cas. En outre bien de brillantes situations et qui frappent les yeux ne nous seront plus accessibles, mais en revanche elles ne mériteront même plus pour nous d'être convoitées. L'isolement spirituel et, à l'occasion, un entretien avec des êtres qui partagent nos sentiments, tel est notre lot ; plus que d'autres nous avons besoin des consolations de l'art. Nous ne voulons pas non plus convertir les gens, car le fossé qui nous sépare nous semble institué par la nature. La pitié nous devient un sentiment familier. Nous sommes de plus en plus silencieux — il y a des jours, et très nombreux, où je n'ouvre la bouche que pour les exigences de mon métier, sans plus. J'ai, il est vrai, l'inestimable chance de posséder comme ami le véritable frère spirituel de Schopenhauer, celui qui est par rapport à lui ce que Schiller fut par rapport à Kant, un génie à qui échut le sort terriblement sublime de venir un siècle trop tôt pour être compris... C'est pourquoi mon regard plonge plus profondément dans les abîmes de cette vision idéaliste du monde ; je constate aussi que tous mes efforts philosophiques, moraux et scientifiques, convergent vers une seule fin et que — peut-être le premier de tous les philologues — j'atteins à la totalité[1]. Comme l'histoire me semble merveilleusement neuve et transformée, surtout celle du monde grec ! J'aimerais t'envoyer bientôt mes récentes conférences, dont la dernière (« Socrate et la tragédie ») a été considérée ici comme une suite de paradoxes et qui a pour une part suscité haine et fureur. Il est nécessaire de choquer. J'ai déjà désappris toute précaution quand il y va de l'essentiel. À l'égard de l'individu humain ayons pitié et indulgence ; pour exprimer notre vision du monde, soyons rigoureux comme l'antique vertu romaine !

À présent tu m'écriras sans doute plus souvent,

car tu dois éprouver toi-même un grand besoin d'épancher auprès de quelqu'un les nouvelles expériences que tu vis. Et tu trouveras difficilement un homme qui ait vécu plus que moi l'expérience de tant de conversions et qui ait aimé tant de fois chez d'autres l'enthousiasme des néophytes.

En toute fidélité
F W Nietzsche

12. — À CARL VON GERSDORFF

[Bâle, 11 mars 1870]

Mon cher ami,

Voici longtemps déjà que je t'aurais écrit si je n'avais vécu dans une singulière croyance : celle de ne pas savoir ton adresse, voire ta résidence. Je m'imaginais que ton nouveau métier de juriste avait entraîné une modification dans tous les domaines et je songeais déjà à me tourner vers le Comité Koberstein de Berlin[1] pour lui demander ce que tu devenais. Sur ces entrefaites tu m'as écrit deux lettres coup sur coup ; et toutes les deux ont produit sur moi une forte impression, me donnant le vif désir de te revoir. Que penserais-tu d'un voyage en Suisse cet été, par exemple au mois de juillet ?

Que nous soyons à présent d'accord à propos de Richard Wagner m'est une preuve infiniment précieuse de notre communion d'esprit. Car il n'est pas facile, et il faut un solide courage viril, pour ne pas se laisser égarer sur ce point par les terribles clameurs. Il arrive aussi qu'on rencontre dans le parti adverse des gens fort honnêtes et intelligents. Schopenhauer ne peut que nous aider à nous élever, du point de vue théorique, au-dessus de ce

conflit, comme Wagner le fait du point de vue pratique, en tant qu'artiste. Il est deux choses que je garde toujours présentes : l'incroyable sérieux de Wagner et sa profondeur allemande dans sa vision du monde et de l'art, telle que la manifeste chacune des notes qu'il écrit ; voilà pour la plupart des gens de notre « temps présent » une abomination, comme l'ascèse de Schopenhauer et sa négation du vouloir. Pour nos « juifs » — et tu connais la vaste extension de ce concept — le plus odieux est l'idéalisme de Wagner, ce qui l'apparente le plus à Schiller, cet ardent combat d'un grand cœur pour qu'advienne enfin le « jour des êtres nobles »[1], bref le chevaleresque, ce qui se situe à l'extrême opposé du vacarme quotidien de notre politique plébéienne. En fin de compte je découvre souvent, même dans des natures excellentes, une vision *indolente* des choses, comme si l'intelligence d'un pareil artiste et de telles œuvres d'art n'exigeait pas un effort personnel, une étude sérieuse et approfondie ! Quel bonheur pour moi d'apprendre que tu étudies si soigneusement « Opéra et Drame[2] » ! J'en ai informé aussitôt mes amis de Tribschen. Pour eux, en règle générale, mes amis ne sont aucunement des étrangers et si, par exemple, après la première des « Maîtres chanteurs »[3], tu veux écrire une lettre circonstanciée à R.W., tu causeras là-bas une grande joie et on saura tout de suite très bien qui en est l'auteur. Il va de soi aussi que, le jour où tu viendras me voir, nous ferons ensemble le voyage de Tribschen. Pour moi tout ce qu'il y a de meilleur et de plus beau se lie aux deux noms de Schopenhauer et de Wagner et je suis fier et heureux d'être sur ce point en accord avec mes plus proches amis. — Connais-tu déjà « Art et Politique[4] » ? Je t'annonce également la parution d'un petit écrit de R. W. « sur la direction d'orchestre », pour lequel il n'est meilleur terme de

comparaison que l'étude de Schopenhauer, « Professeurs de philosophie »[1].

Le sort de ton bon frère m'a beaucoup chagriné[2]. Nous nous sommes assez souvent rencontrés à Leipzig, même après ton départ, et j'ai toujours eu de l'estime pour lui. Espérons encore que son état s'améliorera. Mais quelle misère que notre vie ! De toutes parts s'ouvre l'abîme de la perdition et de l'effroi. Il faut beaucoup prendre sur soi pour se conserver une âme courageuse. — Hélas ! Et comme on a besoin de savoir qu'on a de *vrais amis* ! La solitude est quelquefois bien trop désespérante.

Fidèlement tien, F. N.

L'adresse de R. W. : M. Richard Wagner à Tribschen, par Lucerne.

13. — À RICHARD WAGNER

Bâle, le 21 mai 1870

Pater Seraphice[3],

De même que l'année dernière il ne m'avait pas été donné d'assister en personne à votre fête d'anniversaire, de même aujourd'hui encore une néfaste constellation me retient loin de vous. C'est à contre-cœur que je prends la plume, alors que j'avais espéré faire jusqu'à vous un voyage de printemps.

Permettez-moi de vous résumer l'ensemble de mes vœux de façon aussi concise et personnelle que possible. À d'autres de vous présenter leurs félicitations au nom de l'art sacré, au nom des plus beaux espoirs allemands, au nom de vos souhaits les plus intimes. Que me suffise, quant à moi, le plus subjectif de tous les vœux : puissiez-vous rester pour moi

ce que vous fûtes l'an dernier, mon initiateur aux secrets mystères de l'art et de la vie. S'il m'arrive parfois de vous sembler un peu lointain à travers les gris brouillards de la philologie, je ne le suis jamais et ma pensée est toujours proche de vous. Si vous avez eu raison d'écrire un jour — ce qui m'a comblé d'orgueil — que la musique me dirige, de cette musique qui est mienne vous êtes, en tout cas, le chef d'orchestre, et vous m'avez dit également que, bien *dirigée*, même une œuvre moyenne peut faire une impression satisfaisante. En ce sens je vous présente le plus insolite de tous les vœux : que les choses restent comme elles sont, que s'arrête l'instant, il est si beau[1] ! à l'année qui commence je ne demande qu'une chose : que je puisse moi-même ne m'y point révéler indigne de votre inappréciable sympathie et de vos audacieux encouragements. Acceptez ce vœu parmi tous les vœux avec lesquels vous commencez l'année nouvelle !

Un des « bienheureux petits garçons »

14. — À ERWIN ROHDE

[Bâle, 16 juillet 1870]

Enfin, très cher ami, je sors de mon silence ! Imagine-toi que j'ai été cloué au lit quelques semaines par une entorse que je m'étais faite au pied, évidemment faute d'avoir sacrifié un coq à Asclépios[2], mais les « coqs » (songe à Köbi !)[3], je les mange moi-même (songe à Goethe)[4].

Après ces doctes citations je me sens poussé à te citer littéralement un passage d'une des dernières missives bülowiennes[5] : « De ces journées nous conservons un excellent souvenir ; le maître a fort

apprécié votre ami ; il trouve très sympathique son sérieux viril, le grand intérêt qu'il a manifesté et le sentiment de véritable amitié qui illuminait par moments ses traits sévères. S'il est nommé à Fribourg, c'est toujours à deux que vous viendrez à Tribschen, car l'être humain n'avance jamais si bien qu'à deux qui n'en font qu'un[1], dit notre autorité. »

Terrible coup de tonnerre : la *guerre franco-allemande* est déclarée et toute notre civilisation, râpée jusqu'à la corde, se précipite entre les bras du plus terrible démon ! Quelles expériences n'allons-nous vivre ! Ami, très cher ami, nous nous serons revus au crépuscule de la paix. Comme je t'en sais gré ! Si l'existence à présent devient pour toi intolérable, reviens chez moi. Qu'adviendra-t-il de tout ce vers quoi nous tendons ?

Il se peut que ce soit déjà pour nous le commencement de la fin ! Quelle étendue désolée ! Nous aurons à nouveau besoin de monastères. Et nous serons les premiers *fratres*[2].

Le fidèle Suisse.

15. — À FRANZISKA NIETZSCHE

Soultz, par Wissembourg,
aux environs de Wœrth[3]
[29 août 1870]

Ma plus affectueuse pensée tout d'abord !

Nous avons quitté Erlangen depuis 5 jours ; la lenteur du voyage dépasse toute imagination, encore que nous ayons recours à tous les moyens de transport, et que, p. ex., nous soyons entrés en France

assis sur les freins d'un interminable train d'approvisionnement. Hier nous avons marché 11 heures durant pour accomplir nos missions à Gersdorf et à Langensoultzbach, ainsi que sur le champ de bataille de Wœrth. Tu recevras avec cette lettre un souvenir de ce champ de bataille terriblement dévasté, jonché d'innombrables et tristes reliques et puant le cadavre. Nous serons aujourd'hui à Haguenau, demain à Nancy, etc., en suivant l'armée du Sud. Nous voyageons seuls, Mosengel et moi; nous ne rejoindrons qu'à Pont-à-Mousson Ziemsen, mon collègue d'Erlangen.

Vos lettres ne pourront m'atteindre dans les prochaines semaines, car nous changeons constamment de cantonnement et la poste est terriblement lente. Ici nous ne savons même plus rien de l'avance de nos troupes, car on est maintenant sans journaux. Il semble que la population ennemie s'habitue au nouvel ordre des choses. Il est vrai qu'elle risque la mort à la moindre infraction.

Dans tous les villages que nous traversons, nous ne voyons que des hôpitaux de campagne.

Tu recevras bientôt d'autres nouvelles; surtout ne t'inquiète pas.

Ton Fritz

Tu enverras peut-être cette lettre à Lisbeth, on ne peut écrire souvent ni facilement.

16. — À RICHARD WAGNER

Erlangen, dimanche
[11 septembre 1870]

Cher et vénéré maître,

Ainsi, en pleine tempête, voici votre maison achevée et solidement fondée[1]. Même de loin je n'ai jamais cessé d'évoquer cette conjoncture avec des vœux de bonheur et, grâce aux lignes que je reçois de madame votre épouse si chère à mon cœur[2], je suis très heureux de savoir que finalement la possibilité de célébrer cette fête[3] s'est présentée plus tôt que l'on ne pouvait sans doute — lors de notre dernière rencontre[4] — le soupçonner.

Vous savez quel flot m'a porté loin de vous, m'empêchant d'être le témoin oculaire d'événements si sacrés et si ardemment désirés. Mon activité d'assistance a reçu un terme provisoire, hélas! pour cause de maladie. Mes multiples charges et obligations m'ont conduit jusqu'aux environs immédiats de Metz. Avec Mosengel, un ami à toute épreuve, nous avons pu mener à bien la plus grande part de nos missions. À Ars-sur-Moselle nous avons reçu la charge de soigner des blessés et nous sommes retournés avec eux en Allemagne. Cette cohabitation de trois jours et de trois nuits avec de grands blessés a été le plus dur moment de nos épreuves. Tout ce temps-là j'ai eu à soigner tout seul, dans le misérable wagon à bestiaux où ils gisaient, six hommes gravement atteints, qu'il fallait panser, nourrir, etc. Tous avec des os fracturés, plusieurs avec quatre blessures; de surcroît j'ai constaté chez deux d'entre eux une diphtérie purulente. Que j'aie pu supporter cette atmosphère pestilentielle, même dormir et manger, voilà qui m'apparaît maintenant comme un tour de force. Mais à peine avais-je conduit ma

cargaison jusqu'à Karlsruhe, chez moi aussi se manifestaient de sérieux symptômes de maladie. C'est à grand-peine que j'atteignis Erlangen pour présenter à ma Société le compte rendu de divers événements. Après quoi je me suis mis au lit, et j'y suis encore. Un médecin compétent a reconnu dans mon mal en premier lieu une forte dysenterie et de surcroît une diphtérie. Mais c'est avec la plus grande énergie que nous avons combattu ces deux maladies infectieuses et aujourd'hui nous avons bon espoir. J'aurai donc fait d'un seul coup la connaissance de deux maladies qui ont mauvaise réputation; en peu de temps elles m'ont tellement affaibli et privé de ressort qu'il m'a fallu renoncer à tous mes projets d'activité comme infirmier pour ne plus songer qu'à ma santé. Me voici donc, après un bref élan de 4 semaines au service du bien commun, retourné déjà en compagnie de moi-même — quelle misère!

Des victoires allemandes je n'ai rien à dire, ce sont des signes de feu sur le mur[1], que peuvent entendre *tous* les peuples.

Aujourd'hui il m'est interdit d'écrire plus longuement; ma prochaine lettre sera pour madame votre épouse vénérée, aux pieds de qui je dépose mes plus sincères vœux de bonheur. Pour le baptisé, un joyeux «bonne chance!». Bonne chance pour toute la maison de Tribschen!

Votre dévoué
Friedr Nietzsche

17. — À ERWIN ROHDE

Bâle, mercredi, vers le 27 nov.
[23 novembre 1870]

Absolution! Mon cher ami! De pareilles années ne reviendront pas de sitôt, et de la sorte il ne recommencera pas de sitôt que je garde si longtemps un silence de mort. Pour cette fois, je suis encore en vie — je n'ai pas échappé, il est vrai, aux embûches de la *dysenterie* et de la *diphtérie*, et elles m'ont suffisamment ruiné l'organisme, mais en somme me voici à nouveau parmi les humains. De mes expériences de guerre je n'ai aucune envie de te parler — pourquoi n'y as-tu point pris part? Soit dit en passant, je n'ai pas lu *une seule* ligne de tes lettres, elles ont toutes disparu «au champ d'honneur»! J'avais un très vaillant compagnon de route à qui j'ai beaucoup parlé de toi, en espérant qu'il ferait un jour ta connaissance. Tâche donc que cela soit possible, tu ne le regretteras pas. Il se nomme Mosengel, il est peintre et habite Hambourg, Catharinastr. 41. C'est un des meilleurs humains que j'aie rencontrés et un paysagiste qui me fait du bien. Il m'a rendu de grands services et enfin de surcroît il m'a soigné quand je suis tombé malade.

À présent me voici derechef en pleine activité. Je donne deux cours, *Hésiode* et *métrique*, j'étudie les Académiques au séminaire et Agamemnon au *pädagogium*. Et toi, que deviens-tu? As-tu repris déjà, toi aussi, le joug universitaire? En ce cas — bonne chance à présent pour la joyeuse chasse[1]! Et pour la pérégrination avec la lanterne de Diogène!

Je récapitule en bref tout ce qui m'est arrivé de plaisant. En premier lieu un grand texte de Wagner sur Beethoven, qui contient une philosophie selon l'esprit de Schopenhauer, et avec la force de Wagner.

Il sera bientôt imprimé. Mme Wagner m'a demandé dans une lettre si tu avais été, toi aussi, sur le champ de bataille et comment tu te portais. Deuxième plaisir: Jacob Burckhardt donne à présent un cours hebdomadaire sur l'étude de l'histoire, dans l'esprit de Schopenhauer — un beau, mais rare refrain! J'y assiste. Troisième plaisir: le jour de mon anniversaire il m'est venu la meilleure idée philologique que j'aie jamais eue jusqu'ici — en vérité la formule n'est pas orgueilleuse et n'entend pas l'être! J'y travaille en ce moment. Crois-moi si tu veux, je puis te dire qu'il existe une nouvelle *métrique*, que j'ai découverte et au regard de laquelle tout le développement moderne de la métrique, de G. Hermann à Westphal ou à Schmidt, s'est engagé sur une *fausse route*[1]. Ris ou ricane autant que tu voudras — moi-même je n'en suis pas revenu. Il y a bien du travail à faire, mais j'avalerai la poussière[2] avec joie car cette fois-ci j'éprouve la plus belle confiance et je suis en mesure de creuser toujours plus profondément l'idée de base. — Cet été j'ai écrit pour moi-même une assez longue étude «sur la vision dionysiaque du monde» pour me sentir tranquille quand se déchaînera la tempête.

Tu sais maintenant où j'en suis. Apprends en outre que je suis fort soucieux quant à l'avenir qui nous attend (je m'imagine y reconnaître un Moyen Âge larvé), et aussi que ma santé est mauvaise — sauf quand je reçois des lettres de mes amis, et d'aussi beaux articles que le tien dans le *Rheinisches Museum*[3]. Il me revient à l'esprit que Vischer-Bilfinger m'a dit s'y être fort intéressé et t'en être très reconnaissant.

Tu as eu aussi bien du mérite en ce qui concerne mon *agôn*[4], je t'en remercie de tout cœur. À en croire Ritschl, tu n'aurais rien d'un correcteur; pour ma part je n'ai jamais prétendu me tenir pour

tel; nous voici donc unis dans la même condamnation. — Essaie donc de fuir cette maudite Prusse, rebelle à toute culture, où laquais et curés poussent comme des champignons et vont bientôt assombrir l'Allemagne entière avec leur sinistre vapeur. — N'est-ce pas, nous nous comprenons? Non? Et tu ne m'en veux pas? Dieu sait combien ce serait dommage.

Adieu, précieux ami

F.N.

Pour te mander de surcroît mes vœux de fête pour ton anniversaire[1], je te souhaite bonne santé, une chaire de professeur et, *si placet*[2] — une femme.

18. — À CARL VON GERSDORFF

Bâle 12 décembre [1870]

Mon cher ami,

Comme je serai heureux d'apprendre que tu t'es tiré sans aucun dommage des grandes attaques de ces dernières semaines[3]! On n'ose plus penser à ces terribles choses si l'on ne veut perdre tout courage.

Mais pour l'instant je vais t'écrire avec l'espoir, que dis-je? avec la certitude que tu as échappé aussi à ces effrayants périls, avec courage et avec chance, en favori du dieu de la guerre — mais qui ne lui rend pas son amour!

Quand cette lettre te parviendra-t-elle? Pour ton anniversaire[4] peut-être; et si tu le vis cette fois sain et sauf, fais comme Polycrate et sacrifie aux *démons*!

Je t'envoie le dernier écrit de Wagner sur «Beethoven» comme symbole de notre intime communion,

de la manière dont nous travaillons et pensons sous la même bannière, celle à laquelle renvoie Wagner dans cet écrit comme la seule qui conduise à la fin. La lecture de cet ouvrage m'a élevé l'âme et m'a rempli de respect. Ce sont là de profonds mystères, beaux et terribles, à la manière dont la musique même se révèle en ses plus hautes expressions.

De Tribschen j'ai à t'envoyer la photographie de Wagner, avec l'assurance de ses sentiments amicaux. Mme Wagner m'écrivait : « Voici pour le guerrier philosophe la photographie promise ; à personne Wagner ne l'eût envoyée plus volontiers qu'à celui qui, tout en faisant vaillamment son devoir, ne dédaigne pas en même temps de méditer sur l'essence des choses[1]. »

Encore une agréable nouvelle : tu avais eu la bonté, de ton cantonnement guerrier, d'attirer mon attention sur un texte qui porte témoignage de la diffusion en France aussi de la pensée schopenhauérienne[2]. J'ai vécu récemment une expérience fort triomphale en découvrant dans les Comptes rendus de l'Académie viennoise des sciences une étude du prof. Czermak sur la théorie schopenhauérienne des couleurs[3]. Il constate que Schop. a abouti, de façon indépendante et par des voies originales, à la doctrine que l'on désigne maintenant comme théorie des couleurs de Young-Helmholtz ; entre celle-ci et celle de Schopenhauer la concordance est des plus singulières, précise jusqu'aux décimales. Tout le point de départ, l'idée que la couleur est d'abord un produit physiologique de l'œil, aurait été exposé en premier lieu par Schopenhauer. L'auteur regrette fort que Schop. n'ait pu se dégager du principe théorique goethéen, scientifiquement absurde, et de son *furor antinewtonianus*[4]. Au demeurant Czermak (qui *n'*est *pas* un adepte de notre philosophe) appelle Sch. « le *plus puissant*

philosophe depuis Kant ». Ce dont nous ne pouvons être que fort satisfaits.

Ce texte et l'adhésion de Wagner au schopenhauérisme sont également, à leur manière, des contributions au mémorial Hegel[1]. À dire vrai il n'est même plus besoin d'articles polémiques. À l'appui de ce retournement des opinions on peut même citer le fait que la Philos. de l'Inconscient, de Hartmann — ouvrage qui en tout cas pose les problèmes dans le sens de Schopenhauer — vient d'avoir une deuxième édition[2]. Donne-moi seulement quelques années et tu percevras aussi les traces d'une nouvelle influence sur l'étude de l'Antiquité et, corrélativement, espérons-le, un esprit nouveau dans l'*éducation* scientifique et éthique de notre nation.

Mais pour notre croyance quels ennemis surgissent à présent sur le sol sanglant de cette guerre ! Dans ce domaine je suis préparé au pire, confiant néanmoins que de l'excès de souffrance et de peur naîtra ici et là la fleur nocturne de la connaissance. Notre combat est encore devant nous — *c'est pourquoi il est indispensable que nous vivions* ! C'est pourquoi aussi j'ai la certitude que tu es *invulnérable* ; les projectiles qui doivent nous atteindre mortellement ne sont pas ceux que tirent fusils et canons ! En conséquence porte-toi bien, cher ami !

En vieille fidélité ton
Friedrich Nietzsche.

Sur ces entrefaites je reçois ton mot[3] et me réjouis de tout cœur que ma certitude fût fondée. Puisse le démon continuer à te porter chance ! — Quant au « Beethoven », la *poste pour l'instant* ne me permet pas de te l'expédier. Tu ne le recevras donc qu'en janvier.

19. — À FRANZISKA ET ELISABETH NIETZSCHE

Lundi matin, Bâle
[12 décembre 1870]

Chères mère et sœur,

Un très grand merci pour vos lettres qui furent les bienvenues. À leur réception je me suis réjoui d'avoir attendu un jour de plus pour écrire ; sinon il y aurait encore eu croisement. Concernant la question essentielle (celle de Noël), j'ai trouvé également dans vos lettres toutes les indications dont j'avais besoin. Je vous rappelle seulement que cette année toutes les expéditions demandent *beaucoup* de temps. C'est pourquoi je vais me hâter de vous envoyer tout ce que je pourrais avoir à vous faire parvenir. J'ai écrit aujourd'hui à Gersdorff en supposant qu'il aurait ma lettre aux environs de Noël (à condition qu'il soit vivant !). Je passerai les vacances à Tribschen, où l'on ne comprendrait pas du tout mon absence[1]. On y fait aussi nombre de beaux préparatifs musicaux. Wagner a composé une Symphonie de Tribschen pour l'anniversaire de sa femme (le premier jour des fêtes)[2]. De Wagner vient de paraître son écrit sur Beethoven. Je l'ai envoyé à Gersdorff (comme cadeau d'anniversaire, également pour le premier jour des fêtes). Concernant les cadeaux de Noël je suis un peu embarrassé. Je me propose de donner à W. un texte de ma main (tu le connais, chère Lisbeth, je l'ai écrit dans le Val de Maderan). Mais pour Mme Wagner je n'ai absolument rien[3]. S'il vous vient une idée, écrivez-la-moi de toute urgence !

Cette semaine nous avons eu la Fête Beethoven[4]. Lors de la dernière séance du conseil de l'université, l'ami Heusler[5] a été nommé recteur, et moi

secrétaire. Une charge de plus ! Le jeune Vischer[1] abandonne son poste à la bibliothèque, et c'est Sieber[2] qui deviendra probablement bibliothécaire. Mme *Bischoff*[3] m'invite pour Noël, mais j'avais déjà promis d'être à Tribschen. En dehors de cela, multiples invitations chez les Vischer, chez Hoffmann[4], Gerlach[5], Bernoulli[6], etc.

Du côté de ma santé, les choses s'améliorent. Mais il me faut prendre force précautions en ce qui concerne ma gorge, et Hoffmann m'a encore fait plusieurs fois des badigeonnages. Je porte aussi un respirateur et j'apprécie fort cette invention[7].

Je prends toujours mes repas à la maison. Le projet de manger en commun avec Hartmann et Schwendener[8] n'a pas abouti — non par ma faute.

J'ai beaucoup à faire : 6 heures au *pädagogium* et 8 à l'université ; à quoi s'ajoutent les séances des conseils de gestion de la faculté, de la bibliothèque et du *pädagogium* !

L'actuelle guerre *de conquête* que mène la Prusse m'est de moins en moins sympathique. L'avenir de notre *culture* allemande me semble plus que jamais en péril.

De tout cœur votre
Fritz.

NB. Je pars pour Tribschen le *vendredi* avant la Fête[9]. — Notre philosophe Teichmüller[10] est nommé à Dorpat. Si Wenkel[11] avait écrit un ouvrage philosophique ayant valeur scientifique, on pourrait proposer sa candidature.

20. — À ERWIN ROHDE

[Bâle, 15 décembre 1870]

Mon cher ami,

Il n'y a pas une minute que j'ai lu ta lettre et déjà je t'écris. Car je voulais seulement te dire que je sens *exactement* comme toi[1] et que je tiens pour honteux que nous ne sortions pas une bonne fois de cette nostalgique langueur par une *action* énergique. Écoute à présent ce que je rumine à part moi. Traînons encore quelques années cette vie universitaire, prenons-la pour un mal *instructif*, qu'il faut supporter avec sérieux et surprise. Elle doit être notamment une période d'*apprentissage* pour l'*enseignement* auquel j'ai la tâche de me préparer. Mais ma fin, je l'ai située un peu plus haut.

À la longue, en effet, je vois bien, moi aussi, ce que signifie la théorie schopenhauérienne sur la philosophie universitaire[2]. Ici il n'est aucune place *possible* pour un être de *vérité* tout à fait radical. En particulier rien de vraiment révolutionnaire ne pourra trouver ici son point de départ.

Nous ne pouvons donc devenir d'authentiques *maîtres* que si nous usons de tous les leviers pour nous arracher nous-mêmes à cet air du temps et si nous sommes des humains non seulement sages mais surtout *meilleurs*. À cet égard aussi je sens avant tout le besoin d'être nécessairement *vrai*. Et c'est pourquoi je ne supporterai plus bien longtemps l'atmosphère des universités.

Ainsi, un jour ou l'autre, nous secouerons ce joug ; *pour moi* c'est chose bien décidée. Et nous fonderons alors une nouvelle Académie *grecque*, Romundt[3] sera sûrement des nôtres. Tu n'es certes pas sans connaître aussi, depuis ta visite à Tribschen, le projet bayreuthien de *Wagner*[4]. Je me suis

demandé à part moi si ce ne serait pas là en même temps *pour nous* un moyen de *rompre* avec la philologie telle qu'on l'a entendue jusqu'ici, et avec ses *perspectives éducatives*. Je prépare une grande exhortation à toutes les natures que n'a pas encore totalement étouffées et englouties le temps présent[1]. Quelle misère pourtant qu'il me faille t'écrire tout cela, sans avoir pu depuis longtemps déjà *discuter* avec toi de chacune de ces idées ! Et puisque tu ignores ce qui a été mis en place, mon projet t'apparaîtra peut-être comme une extravagante lubie. Ce n'est *rien de tel*, mais bien une *nécessité*.

Un livre de Wagner sur *Beethoven*, qui vient de paraître te fera voir une grande part de ce que j'exige maintenant de l'avenir. Lis-le, c'est une révélation de l'esprit dans lequel *nous* — nous ! — vivrons dans l'avenir.

Même si nous ne recrutons qu'un petit nombre de personnes pour partager nos idées, je crois que nous réussirons suffisamment — non certes sans quelques sacrifices — à nous arracher à ce courant et à prendre pied sur un îlot où nous n'aurons plus besoin de cire pour nous boucher les oreilles[2]. Là nous nous instruirons mutuellement, nos livres ne seront plus que des hameçons pour gagner des compagnons à notre communauté claustralo-artistique. Nous vivrons, œuvrerons, jouirons les uns pour les autres — c'est là peut-être la seule façon d'œuvrer pour *tout le monde*.

Afin de te faire voir à quel point je prends tout cela au sérieux, j'ai déjà commencé à limiter mes besoins, pour conserver un petit reste de ressources. Nous tenterons aussi notre « chance » dans les *loteries* et, quand nous écrirons des livres, j'exigerai dorénavant les honoraires les plus élevés. Bref nous recourrons à tous les moyens non illicites pour nous mettre en mesure de fonder notre monastère.

Ainsi se trouve définie pour quelques années la *tâche que nous devons remplir.*

Puisse ce projet t'apparaître surtout comme quelque chose qui mérite réflexion! La lettre si émouvante que je viens de recevoir de toi me prouve que le moment est venu de te le soumettre.

Ne serions-nous pas capables de faire naître une forme nouvelle d'Académie

«et ne devrais-je donc, par la force du plus vif désir, faire surgir à la vie la plus unique figure?»

comme dit Faust en parlant d'Hélène[1]?

De ce propos *personne ne sait rien* et il dépendra maintenant de toi que nous en disions aussi quelque chose à *Romundt* pour l'y préparer.

Notre école de philosophie n'est certes pas pourtant une réminiscence historique ou une arbitraire lubie — n'est-ce pas une *nécessité* qui nous pousse dans cette direction? — Il semble que nos projets d'étudiants, notre voyage ensemble[2] renaissent sous une forme nouvelle et avec plus de valeur symbolique. *Quant à moi,* il ne sera pas dit qu'à nouveau je serais comme autrefois celui qui te laisse en plan; je suis encore rongé par ce remords.

Avec les meilleurs espoirs ton
féal *frater Fridiricus*

Du 23 décembre au 1er janvier je suis à Tribschen, par Lucerne. — De Romundt je ne sais rien.

21. — À WILHELM VISCHER-BILFINGER

[Bâle, probablement janvier 1871]

Très vénéré monsieur le Conseiller,

Pour l'arrangement que je vais vous exposer j'ai un particulier besoin de votre bienveillant conseil et de cette sympathie dont pour moi déjà de diverses manières s'est avéré le caractère *véridique.* Vous le verrez, j'ai considéré de façon sérieuse le bien de l'université et c'est effectivement l'intérêt de celle-ci qui me contraint à vous présenter l'explication qui suit, quelque peu circonstanciée.

Mes médecins vous ont appris à quel point me voici de nouveau souffrant, et que la cause de cette intolérable situation est le surmenage. Je me suis maintes fois interrogé sur cet état de surmenage qui se manifeste au milieu de presque chaque semestre; et je n'ai pu éviter de me demander si je ne devrais point tout simplement abandonner mon activité universitaire, comme un mode de vie qui ne conviendrait pas à ma nature. Mais finalement il m'est venu, à cet égard, une idée que je voudrais à présent vous exposer.

Je vis ici dans un singulier conflit, et c'est lui qui m'a si fort épuisé et, même physiquement, me ronge. Alors que mon tempérament me pousse avec la plus grande vigueur à unifier philosophiquement mes réflexions, à les poursuivre en longues suites de pensées, à me fixer sur un problème sans être dérangé, je me sens toujours tiré à hue et à dia par les multiples exigences quotidiennes de mon métier et, de la sorte, détourné de ma voie. À la longue, c'est à peine si je puis encore supporter la juxtaposition de ces deux tâches, celle du *pädagogium* et celle de l'université. Car, je le sens bien, ma vraie tâche, celle à

laquelle, en cas de nécessité, *je devrais sacrifier n'importe quel métier*, ma tâche de *philosophe* souffre de cet état de choses ou, pour mieux dire, se trouve rabaissée au rang d'activité accessoire. Ces formules, je crois, traduisent de la façon la plus exacte ce qui me ronge si fort ici, m'interdit de remplir avec régularité et sérénité mes obligations professionnelles, et, d'autre part, épuise mon corps et m'a conduit au degré de souffrance qui m'accable en ce moment, souffrance si forte que, devrait-elle se reproduire souvent, elle m'imposerait, pour des raisons purement physiques, d'abandonner tout travail philologique.

C'est pourquoi je me permets de présenter devant vous ma candidature à la *chaire de philosophie* devenue vacante par le départ de Teichmüller[1].

Quant à ce qui me justifie personnellement de briguer la chaire de philosophie, je ne puis me référer, en tout état de cause, qu'à mon propre témoignage: j'ai la conviction de posséder à cet égard la force et le savoir nécessaires; à quoi j'ajoute que, tout compte fait, je me sens plus adapté à cette fonction qu'à un travail de pur philologue. Ceux qui m'ont connu pendant les années où je fus écolier et étudiant n'ont jamais mis en doute mon goût dominant pour la philosophie; même au cours de mes études de philologie, ce qui m'a attiré de préférence est ce qui me semblait significatif pour l'histoire de la philosophie ou pour les problèmes éthiques et esthétiques. De surcroît je partage entièrement votre jugement et je pense comme vous que, dans la situation quelque peu difficile où se trouve pour l'instant la philosophie universitaire, et étant donné le petit nombre de candidats réellement qualifiés, celui qui a le plus de titres est celui qui peut témoigner d'une solide formation de philologue et éveiller chez ses étudiants la coopération à une attentive interprétation d'Aristote et de Platon. Je rappelle que j'ai déjà

annoncé deux cours qui, en ce sens, étaient de caractère philosophique: «les philosophes préplatoniciens, avec interprétation d'un choix de fragments» et «sur la question platonicienne»[1]. Depuis que j'étudie la philologie, jamais je ne me suis lassé de garder un étroit contact avec la philosophie; ou, pour mieux dire, le principal de ma sympathie s'est toujours orienté vers les questions philosophiques, comme peuvent en témoigner maintes personnes qui furent en relation avec moi. Parmi les collègues d'ici, Overbeck, par exemple, pourrait fournir à ce sujet quelques éclaircissements; de ceux de l'extérieur personne ne serait mieux en mesure de le faire que mon ami le docteur Rohde, privat-docent à Kiel. En vérité c'est à un simple hasard que je dois de n'avoir point dirigé dès l'abord vers la philosophie mes projets universitaires: ce hasard qui m'a privé en ce domaine d'un maître important et réellement stimulateur; ce qui certes n'a rien de surprenant étant donné la situation où se trouve actuellement la philosophie dans nos universités. Mais il est sûr que serait exaucé l'un de mes vœux les plus ardents si je pouvais, ici même, suivre l'appel de ma nature; et je puis espérer, je crois, qu'une fois liquidé le conflit que je vous ai décrit plus haut je me trouverais physiquement dans un bien meilleur équilibre. Bientôt s'avérera de façon suffisamment publique ma qualification pour une chaire de philosophie; de toute manière mes travaux déjà publiés sur Diogène Laërce[2] peuvent également témoigner de mes investigations concernant l'histoire de la philosophie. Quant aux questions et aux recherches d'ordre pédagogique, je m'y suis toujours intéressé, et ce serait une joie pour moi que de pouvoir y consacrer une part de mon enseignement. Parmi les philosophes modernes j'ai étudié avec une particulière prédilection Kant et Schopenhauer. Grâce à l'expé-

rience de ces deux dernières années vous avez pu acquérir la ferme conviction que je m'entends à laisser de côté l'inconvenant et le choquant et que, dans un exposé destiné à des étudiants, je sais distinguer ce qu'il faut ou non retenir.

Si je me permets maintenant de vous exposer mon arrangement dans son entier, j'avais pensé que pour ma chaire de philologie et pour mon enseignement au *pädagogium* vous trouveriez en Rohde un successeur hautement qualifié. En quatre ans j'ai appris à bien connaître R. ; de tous les jeunes philologues que j'ai rencontrés il est de loin le plus doué et il sera véritablement le joyau de toute université qui s'assurera son concours ; j'ajoute qu'il est encore disponible, mais j'entends dire qu'il serait question à Kiel de le fixer durablement là-bas par la création d'un nouveau poste de chargé de cours en philologie. Je ne saurais dire à quel point mon séjour à Bâle se trouverait facilité par la présence près de moi de mon meilleur ami. — Tous ces changements pourraient se faire dès le début du prochain semestre d'été, de manière à éviter toute interruption de service. Pour ma part je serais prêt dès à présent à vous communiquer la liste de mes cours de philosophie, et je pourrais inaugurer ma nouvelle charge en prononçant au début de l'été la leçon inaugurale réglementaire.

Ne soyez pas effrayé, très honoré monsieur le Conseiller, du caractère singulier de l'arrangement que je propose, et faites-lui l'honneur de le prendre en considération.

En sollicitant votre indulgence, votre conseil, votre coopération,

je suis votre
très respectueusement dévoué
Dr Fr. Nietzsche
prof. o.p. de philol. clas.

22. — À ERWIN ROHDE

Lugano, Hôtel du Parc
(mais seulement jusqu'à la fin
de la semaine).
[29 mars 1871]

Oui, mon cher, rompre le charme ! Ce n'est pas une chose facile et pour l'instant j'en suis tout à fait incapable. Car du développement de l'affaire je ne sais rien, absolument rien. Certes Vischer m'a écrit une fois ici (à Lugano), mais sa lettre ne contenait pas un seul mot concernant notre commune requête. En revanche, après t'avoir écrit, j'avais eu vent, alors que je n'avais pas encore quitté Bâle, de quelques signes indiquant que le « philosophe » Steffensen voit le projet d'un mauvais œil. Songe à quel point l'on a barre sur moi dès qu'on se peut référer à mon schopenhauérisme, duquel je n'ai jamais fait mystère ! Finalement, aussi bien, je dois fournir mes preuves et me légitimer comme philosophe : à cette fin j'ai achevé un petit écrit, « Origine et fin de la tragédie », auquel il ne manque plus que quelques touches[1]. Je crois qu'il nous faudra patienter encore un bout de temps, au moins jusqu'à la Saint-Michel ; c'est alors que la chose, dans le meilleur des cas, se décidera en notre faveur. Ainsi va se trouver encore bien prolongé le triste état d'irritation et d'insatisfaction, pour nous véritable *perpetuum mobile* ; cette attente sans grand espoir est une bonne occasion de mettre à l'épreuve notre sang-froid de philosophes ! — Voici en réalité l'envers de mon idée : qu'elle aboutisse rapidement et contre toute attente, gloire à moi !, qu'elle traîne en longueur, malheur à moi ! Nous avons choisi le parti le plus long, qui cette fois est aussi le plus court.

Mon état n'est, hélas, pas encore des meilleurs ;

je continue à ne pas dormir plus d'une nuit sur deux. Quoique je sois beaucoup plus serein et apaisé, et qu'au total je me sente bien, je ne puis faire encore aucun projet de voyage ; je saisis au vol un bout d'Italie mais le laisse vite tomber. Je ne connais encore ni le lac de Côme ni le lac Majeur, et voici plus de 6 semaines que je suis à Lugano. Dans l'ensemble le temps n'est guère italien ; d'un printemps qui serait mieux que notre printemps allemand, jusqu'ici je n'ai pas vu la trace. — Même les plus basses montagnes alentour ont encore de la neige et, il y a quinze jours, nous en avions encore dans le jardin de l'hôtel, au reste un bon hôtel. Situation anormale, me dit-on ; maigre consolation à laquelle je me suis habitué depuis que je vis en Suisse.

Parmi bien des moments de découragement et d'humeur mitigée j'en ai connu aussi quelques-uns de haut niveau, dont on trouve l'écho dans le petit écrit dont je t'ai parlé. À l'égard de la philologie je vis de plus en plus en étranger, avec, à cet égard, la pire arrogance qui se puisse penser. Louange ou blâme, voire les plus éclatants succès dans ce domaine, voilà qui me fait horreur. Je m'habitue progressivement à vivre en philosophe et j'ai déjà repris confiance en moi ; me faudrait-il de surcroît devenir poète, c'est une perspective à laquelle je me suis déjà fait. Je ne dispose absolument d'aucune boussole du savoir qui m'indiquerait à quoi je suis destiné ; et pourtant, au total, tout me semble s'être aussi bien arrangé que si j'avais obéi jusqu'à présent à un bon génie. Qu'avec cette incertitude quant aux fins, en l'absence de toute grande aspiration à des charges publiques, on éprouve autant de sérénité et de paix que j'en éprouve, tout compte fait je ne l'aurais jamais cru possible. Quelle sensation que de voir devant soi, comme un joli ballon, s'ar-

rondir et se gonfler son monde personnel ! C'est tantôt un morceau de métaphysique nouvelle, tantôt une nouvelle esthétique, que je vois grandir ; après quoi je m'attache derechef à un nouveau principe d'éducation, qui implique le total rejet de nos lycées et universités. Voici que déjà je n'apprends plus rien qui aussitôt ne trouve sa bonne place dans un petit coin quelconque de mon ancien savoir. Et je sens surtout croître ce monde qui m'est propre lorsque je considère, non pas froidement, mais paisiblement, tout ce qu'on nomme l'histoire mondiale depuis les dix derniers mois, me contentant de l'adapter à mes beaux projets comme un moyen que je me garde de respecter plus qu'il ne le mérite. Orgueil et extravagance sont réellement des mots insuffisants pour caractériser mon « insomnie » spirituelle. État qui me permet d'envisager tout l'établissement universitaire comme une chose accessoire, sinon souvent comme une chose simplement pénible ; et même si cette chaire de philosophie m'attire, c'est surtout, en vérité, à cause de toi, car, pour ma part, dans cette chaire aussi je ne vois que du provisoire.

Hélas ! combien j'aspire à la santé ! pour peu qu'on ait en tête quelque chose qui doive vivre un peu plus longtemps que vous, on se félicite de toute nuit de sommeil, de tout rayon de soleil qui vous réchauffe, voire de toute digestion normale. Dans mon cas je ne sais quels organes du bas-ventre sont délabrés ; d'où mon manque de sommeil et ma nervosité, mes hémorroïdes, ce goût de sang dans la bouche, etc.[1]. Sois assez bon cependant pour ne point attribuer à ces troubles de mon système lymphatique l'état d'esprit que je te décrivais plus haut ; sinon, *je craindrais fort pour mon immortalité*[2], car je n'ai jamais entendu dire jusqu'à présent que les

flatulences produiraient des dispositions philosophiques.

C'est dans celles-ci — dans ces dispositions — qu'en te quittant je te prie instamment de ne pas perdre encore toute espérance ; je sais avec quelle sympathie Vischer mènera l'« affaire ». Ma négligence épistolaire est impardonnable, mais tu le sais parfaitement, *plus* on a besoin de ses amis, moins on leur écrit. Voilà qui est bel et bien — mais ne m'excuse pas. Ainsi tu recevras bientôt une autre lettre de moi. En attendant, pense à moi comme je ne cesse de penser à toi, cher ami !

F. N.

23. — À CARL VON GERSDORFF

Bâle 21 juin 1871

Mon cher et précieux ami,

Ainsi, par bonheur, échappant à d'immenses périls, tu m'es revenu sain et sauf. Tu as enfin le droit de songer derechef à des occupations et à des tâches pacifiques et de considérer ces terribles épisodes guerriers comme un rêve qui a traversé ta vie, sérieux mais passager. S'offrent à toi maintenant de nouveaux devoirs, et s'il est quelque chose que, la paix revenue, nous ayons à retenir de ce sauvage jeu guerrier, c'est bien l'esprit héroïque et cependant réfléchi qu'à mon étonnement, en quelque sorte comme une belle découverte inopinée, j'ai trouvé au sein de notre armée, frais et puissant, dans une vieille santé germanique. C'est là une base solide, et il nous est permis d'espérer à nouveau ! Notre mission *allemande* n'est pas encore finie ! J'ai plus de courage que jamais, car tout n'a pas encore

croulé sous une platitude et une « élégance » franco-juives, et sous la vorace poussée de l'« actualité ». Il y a donc encore de la bravoure, de la bravoure allemande, celle qui dans sa substance interne est bien autre chose que l'élan de nos déplorables voisins.

Au-delà du combat entre nations nous avons été effrayés par cette tête d'hydre internationale[1] qui tout à coup est apparue de façon terrible, annonçant pour l'avenir de tout autres luttes. Si nous pouvions une fois avoir une conversation personnelle, nous serions d'accord pour constater justement de quelle manière à travers ce phénomène notre vie moderne, ou pour mieux dire toute la vieille Europe chrétienne et son État, mais avant tout la « civilisation » romane aujourd'hui partout dominante trahit l'immense dommage dont souffre notre monde ; de quelle manière tous tant que nous sommes, avec notre passé, *nous sommes responsables* de l'apparition de tels actes de terreur ; en sorte que nous devons être bien loin de nous targuer de notre valeur pour n'imputer qu'à ces malheureux le crime d'un combat contre la culture. Je sais ce que cela signifie, le combat contre la culture. Lorsque j'ai entendu dire que Paris brûlait, je suis resté quelques jours complètement anéanti, livré aux larmes et aux doutes : toute l'existence d'un savant et d'un philosophe-artiste m'apparut comme une absurdité dès lors qu'un seul jour pouvait faire disparaître les plus magnifiques œuvres d'art, voire des périodes entières de l'art : je me cramponnais avec sérieux et conviction à la valeur métaphysique de cet art qui ne saurait exister en vue des pauvres hommes, mais doit remplir de plus hautes missions. Si grande pourtant que fût ma peine, il m'était impossible de jeter la pierre à ces criminels, qui n'étaient à mes yeux que les instruments d'une faute générale, laquelle nous donne beaucoup à penser ! —

Ci-joint un texte[1] un peu plus révélateur de mon activité philosophique que ne l'indique le titre. Lis-le avec bienveillance ; j'ai encore bien d'autres projets, et je me prépare à un combat auquel, je le sais, mes amis auront une grande part. Comme il y aurait là, mon cher ami, matière à longues conversations ! Et quand puis-je espérer enfin ta visite ?

Sur *Wagner* tu auras entendu dire beaucoup de choses grâce à la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*[2], et seulement, je crois, de bonnes choses ; aussi sur les projets concernant Bayreuth. Tout est en excellente voie. — à Tribschen on a gardé un bon souvenir de toi ; j'ai raconté que tu m'avais promis ta visite cet été.

Cet été ma santé est meilleure. Le temps, au reste, est fort variable. Aujourd'hui nous avons de la tempête et une pluie froide. Cet été, du 15 juillet au 13 août je serai avec ma sœur à Gimmelwald, près de Mürren, dans l'Oberland bernois. Nous avons retenu nos chambres dans une petite pension, admirablement située.

As-tu assisté au défilé berlinois[3] ? —

Encore une fois, mon cher ami, je suis heureux à l'idée de ta visite prochaine. Le conseiller Vischer (qui, comme étudiant, a beaucoup fréquenté la maison de ton grand-père à Weimar) se réjouit aussi de ta venue ici. Car toutes les personnes que je connais savent tout ce qui t'est arrivé.

Très bonne sois ta vie, et toujours meilleure : tu l'as mérité.

Je te prie de présenter mes respects à tes honorés parents et je suis, comme je l'étais,

ton fidèle ami
Friedrich Nietzsche.

24. — À CARL VON GERSDORFF

[Bâle, 18 novembre 1871]

Pardonne-moi, mon cher ami, d'avoir tardé à te remercier de tes lettres, dont chacune me rappelle la vigueur de ta vie culturelle ; on dirait que tu continues à être soldat et que tu travailles maintenant à manifester tes dispositions militaires dans le domaine de la philosophie et de l'art. Et il est bien qu'il en soit ainsi ; précisément, ce n'est plus qu'à titre de combattants que nous conservons le droit d'exister aujourd'hui, à titre de pionniers d'un *saeculum* à venir, dont nous pouvons un peu pressentir la formation d'après ce que nous sommes à nos meilleurs moments ; il est clair que ces meilleurs moments nous rendent étrangers à l'esprit de *notre* temps, mais il faut bien qu'ils aient quelque part leur patrie ; en sorte qu'à ces heures-là nous avons, je crois, une sourde intuition de l'avenir. Lui aussi, le souvenir des heures que naguère nous vécûmes ensemble à Leipzig n'évoque-t-il pas pour nous les moments de ce genre qui nous arrachent à nous-mêmes et appartiennent à un autre *saeculum* ? — Ainsi tenons-nous à ce principe : *vivre résolument de façon intégrale, pleine et belle*[1]. Mais il y faut une forte résolution, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde !

Justement aujourd'hui même j'ai été conduit à me remémorer notre séjour à Leipzig, et en un certain sens je puis dire, comme dans la joyeuse chanson[2] : *maintenant, à une fin heureuse je joins un heureux début*. Aujourd'hui, en effet, aujourd'hui seulement, l'excellent éditeur Fritzsch a répondu à ce que je lui avais demandé au cours de la visite que je lui avais faite alors. C'est pourquoi il me faut aujourd'hui précisément t'en fournir aussi un compte

rendu. En effet, c'est vous, Rohde et toi, qui m'avez, moralement et physiquement, entraîné vers cet excellent Fritzsch, ce dont jusqu'ici je n'ai qu'à me louer. Il n'est pour rien dans le fait que sa réponse ait tant tardé. Il avait remis sans délai le manuscrit à un spécialiste pour avoir son avis, et celui-ci a fait traîner les choses jusqu'au 16 novembre. Or tu n'as pas oublié que le chant «*Ce salut, cher ami, en cadeau*» était destiné au 16 nov., anniversaire de Krug[1]. Ce même jour le bon Fritzsch m'écrivait de «ne me ronger ni torturer de chagrin», et il me promet même que tout sera prêt pour Noël. Ainsi donc, c'est *décidé*, la présentation sera la même que pour la «Destination de l'opéra» de Wagner[2], partage ma joie! Pour une belle *vignette* ce sera un cadre magnifique; dis-le à ton ami l'artiste, avec mon plus sympathique souvenir. Examine la brochure de Wagner, ouvre la page de titre et calcule l'espace que nous pouvons réserver à la figurine. Voici seulement ce que comporte le titre:

La
Naissance de la tragédie
Issue de l'esprit de la musique
par le
Dr Friedrich Nietzsche
prof. o.p. de philologie class.

Je garde pour l'instant la meilleure des confiances; le livre se vendra en fort grande quantité, et l'auteur de la vignette est en droit de compter sur sa petite part d'immortalité.

Maintenant, encore du nouveau. Figure-toi, mon cher ami, de quelle étrange manière je me suis de nouveau remémoré ces réconfortantes journées de vacances prises en commun. Sous la forme d'une grande composition pour quatre mains, qui porte

tout entier l'écho d'un bel automne ensoleillé. Parce qu'il se rattache à un souvenir de jeunesse, l'*opus* s'intitule «Échos d'une nuit de la Saint-Sylvestre, avec chant processionnel, danse rustique et carillon de minuit». Titre plaisant, n'est-ce pas? On aurait pu attendre, tout aussi bien: «avec bol de punch et vœux de bonne année». Nous jouons ce morceau, Overbeck et moi, c'est devenu notre spécialité, ce qui nous distingue de tous les autres quadrumanes humains. Pour Noël, Mme Wagner recevra cette musique en cadeau et ce sera pour elle une surprise. De cette composition, vous aussi, mes chers amis, vous êtes les inconscients *dei ex machina*. Depuis 6 ans je n'avais plus composé et cet automne a été pour moi une nouvelle stimulation. Exécutée comme il se doit, cette musique dure 20 minutes.

Au reste, me voici replongé dans la philolog. Je fais un cours d'«introduction à l'étude de Platon», un autre d'«épigraphie latine»; et je prépare, pour après le Nouvel An, 6 conférences publ. sur «l'avenir de nos établissements d'enseignement»[1].

Mardi prochain notre nouveau philosophe donne sa leçon inaugurale sur ce thème «rebattu»: «La signification actuelle d'Aristote»...

Ici l'on pense beaucoup à toi. C'est avec Jacob Burckhardt, dans son bureau, que j'ai offert la «libation aux démons»; il s'est associé à mon acte consécratoire et nous avons versé à profusion dans la rue deux chopes de bière remplies d'un bon vin du Rhône. Quelques siècles plus tôt, on nous aurait soupçonnés de sorcellerie. — Cette nuit-là, revenu chez moi à 11 h et demie, dans une disposition d'esprit passablement démonique, j'ai eu la surprise de me trouver en présence de l'ami Deussen, avec qui j'ai encore déambulé dans la rue jusqu'aux environs de 2 h. Il est reparti par le tout premier train du matin. J'ai gardé de lui un souvenir pres-

que fantomatique, ne l'ayant vu qu'à la lumière blafarde des réverbères et de la lune.

Donne vite de tes nouvelles, vaillant et précieux ami ! Tu sais à présent que pour la vignette les choses pressent fort.

De tout cœur ton Friedr. N.

25. — À ERWIN ROHDE

[Bâle, après le 21 décembre 1871]

Mon cher, cher ami,

D'abord, et de grand cœur, mes vœux de Noël !

J'espérais pouvoir t'envoyer mon livre dès à présent, mais il y a eu des retards, dont je ne suis aucunement responsable, si bien que cette fois-ci mon cadeau de Noël arrivera un peu en retard. La vignette sur la page de titre a occasionné quelques dégâts ; le dessin esquissé par Rau, l'ami de Gersdorff, avait reçu toute notre approbation, mais le graveur sur bois « éprouvé » que Fritzsch a choisi pour l'exécution a si bien gâché son travail que le bois est devenu inutilisable et impossible à corriger ; il nous a fallu reprendre les choses au début et confier l'ouvrage à l'un des meilleurs graveurs sur bois, l'artiste académicien berlinois Vogel[1]. Le fidèle Gersdorff se tient à mes côtés et se caractérise en toutes choses par son inépuisable serviabilité. (Ne lui as-tu pas écrit une fois un bout de lettre ? Je crois que tu lui ferais grand plaisir. Il appartient au comité directeur de la Société Wagner de Berlin. Ne veux-tu pas t'inscrire auprès de lui pour un billet de loterie ? Alexandrinenstrasse 121, II^e^ étage.)

La typographie est sensiblement plus serrée que dans la « Destination de l'opéra » ; le volume sera

donc assez mince, à peu près 140 pages. Huit feuilles sont terminées à présent sur les deux faces et je n'ai plus à corriger qu'un petit morceau et la préface. Toute la dernière partie, celle que tu ne connais pas, te plongera, à coup sûr, dans la stupéfaction, j'ai fait preuve d'une grande audace et j'ai le droit de proclamer, mais dans un sens exceptionnel : *animam salvavi*[1] ; c'est pourquoi j'évoque cet ouvrage avec grande satisfaction et n'éprouve aucune inquiétude, encore qu'il se présente dès le départ de manière aussi provocante que possible et qu'il faille s'attendre justement à ce que sa publication provoque, de divers côtés, un « cri d'indignation ».

Au reste je me sens merveilleusement conforté dans mes connaissances musicales et persuadé de leur vérité — par tout ce qu'en compagnie de Wagner j'ai vécu cette semaine à Mannheim[2]. Ah ! mon ami, en comparaison de ces toutes dernières souvenances et expériences musicales, que sont toutes les autres ? Je me suis trouvé comme celui qui voit enfin réalisé ce qu'il avait pressenti. Car voilà exactement ce que c'est que la musique, cela et rien d'autre. Et c'est exactement ce que signifie pour moi le mot « musique » lorsque je décris le dionysiaque, cela et rien d'autre ! Mais lorsque je songe, à part moi, que, dans la prochaine génération, il se trouvera des hommes, ne fussent-ils que quelques centaines, pour recevoir de la musique ce que j'en reçois, j'attends une civilisation totalement neuve ! Tout le reste, ce qui ne se laisse point saisir à travers des relations d'ordre musical, tout cela véritablement m'inspire parfois dégoût et répugnance. En revenant du concert de Mannheim j'éprouvais effectivement, aggravée de façon étrange par une nuit blanche, une sorte d'horreur en face de la réalité du jour, laquelle, en vérité, ne me paraissait plus une réalité mais bien plutôt un fantôme.

Ce Noël, je le passe tout seul à Bâle, car j'ai décliné les cordiales invitations de Tribschen[1]. Il me faut du temps et de la solitude pour réfléchir un peu à mes 6 conférences (avenir des établissements d'instruction) et pour me concentrer. J'ai dédié ma «Nuit de la Saint-Sylvestre» à Mme Wagner, dont l'anniversaire tombe le 25 déc. (à ta place, je lui écrirais!) et j'attends avec impatience les avis qui viendront de là-bas sur mon travail de musicien, car *jamais* encore je n'ai entendu à ce propos un jugement compétent. Si je te le fais entendre un jour, tu seras touché, je crois, par la chaude tonalité, contemplative et heureuse, qui règne d'un bout à l'autre de ce morceau, et qui ne peut signifier pour moi que le souvenir transfiguré du bonheur éprouvé pendant ces vacances d'automne.

J'ai vécu quelques belles journées en compagnie de Jacob Burckhardt et nous avons eu de fréquentes conversations sur l'hellénité. Je crois que, dans ce domaine, on peut en ce moment apprendre quelque chose à Bâle. Il a lu avec grand intérêt ton travail sur Pythagore[2] et il en a noté certains passages pour ses propres fins. Ce que tu dis quant à l'ensemble des représentations qu'on s'est faites de Pythagore est sans aucun doute ce qu'on a pu lire de mieux jusqu'à présent sur un sujet aussi sérieux. Sur ces entrefaites j'ai acquis, concernant Platon, un certain nombre d'idées de base, et je pense qu'à nous deux nous serions en droit de rendre à la fois plus chaleureuse et plus lumineuse toute cette histoire des philosophes grecs si miteuse et si momifiée. — Tout ce que tu as à dire ayant valeur universelle, surtout garde-toi bien de le confier aux maudites revues philologiques: conserve quelque chose pour les Bayreuther Blätter[3]! — Je suis heureux de ce que tu me promets pour Zarncke[4] et d'avance je t'en suis très reconnaissant. Mon cher

ami il nous reste encore un bon morceau de vie à arpenter ensemble; nous voulons être fidèles.

FN

26. — À FRANZISKA ET ELISABETH NIETZSCHE

[Bâle, 27 décembre 1871]

Mes chères mère et sœur,

Enfin, c'est-à-dire depuis une heure, je suis en possession de vos magnifiques cadeaux de Noël, et je m'empresse aussitôt de vous en remercier de tout cœur. Mais comme la poste a tardé! Nous sommes aujourd'hui mercredi. La lettre précédant l'envoi m'avait un peu trahi le secret, mais fort peu; en ouvrant le paquet j'ai été stupéfait à tous égards. Le tapissier m'a aidé, et sans aucun choc la belle image est apparue, dans son cadre luxueux, non sans quelque effort, car elle était enveloppée et clouée avec grand soin. Comme cela m'arrive chaque fois, nous avons décloué d'abord le mauvais côté de la caisse. J'ai été surpris aussi par la facture de la poste, qui réclamait, je crois, près de 18 fr. pour le transport. Il est fort coûteux d'habiter si loin les uns des autres. Dès cet après-midi les images seront accrochées aux murs de ma chambre; la Vierge[1] aura, bien entendu, sa place au-dessus du canapé; au-dessus du pianino il y aura la reproduction du grand Érasme de Holbein[2] que m'ont donnée en étrennes les jeunes Vischer[3] la nuit de Noël; ce qui vous apprend où je me trouvais ce soir-là. Aujourd'hui pour les distributions de cadeaux je suis invité chez les Bachofen[4], et la nuit de la Saint-Sylvestre chez les parents Vischer, en sorte que j'aurai eu

trois arbres de Noël. Vendredi midi je suis convié à Luestal par Stähelin père[1].

Voilà mon programme de festivités ; je poursuis à présent la louange de vos cadeaux. La Madonna della Sedia est une magnifique reproduction ; ma chambre ne cesse de s'enrichir et de s'embellir. Je doute maintenant que mes petites images d'étudiant, noires et ovales, soient encore dignes d'un pareil cadre. Je vais désormais les grouper, avec papa Ritschl et Schopenhauer, au-dessus de la table aux livres, près du poêle. Ainsi donc, l'image m'a fait grand effet, et je t'en remercie de tout cœur, chère Lisbeth. De plus j'ai l'impression qu'une image comme celle-ci entraîne involontairement en direction de l'Italie, et je ne suis pas loin de penser que c'est à cette fin que tu me l'as donnée, comme un instrument de séduction. À cet effet apollinien je ne saurais répondre que par un effet dionysiaque, c'est-à-dire par la Nuit de la Saint-Sylvestre, et ensuite par un effet double, apollino-dionysiaque, celui de mon livre, lequel paraît vers le Jour de l'An ; Fritzsch te l'enverra directement de Leipzig. Il y a déjà 3 jours que je l'ai chargé de cette mission.

Je poursuis maintenant en te disant l'effet que m'a produit le joli petit paquet rose de ma mère chérie. Devant le beau cuir de Russie j'ai pensé à part moi que j'étais véritablement très gâté ; où n'irons-nous pas avec des goûts aussi aristocratiques ? Cela dit pareil sous-main m'était fort nécessaire, et la première lettre que j'écris avec son aide est pour toi, ma mère chérie. Non moins utiles et plaisants le beau peigne, la brosse à cheveux, la brosse à habits (seulement un peu trop molle), les jolis bas et le riche assortiment de divers pains d'épice, tous pareillement beaux dans leur parure de fête. Sans oublier les bretelles ! Par chance c'est hier seulement que ma vieille paire a définitivement

cédé et que j'ai dû m'en passer ; la nouvelle paire est donc arrivée à point nommé. En ouvrant le paquet je me suis dit : « Plus grand est le besoin, plus proches sont les bretelles ! » Pour le tout ensemble soyez remerciées de grand cœur. J'ai éprouvé une grande joie, et je l'éprouve encore dès que s'impose à mes narines le parfum de mon sous-main ; rien mieux que cette odeur ne peut évoquer un cadeau ; ainsi, comme fréquente sera pour moi une telle évocation !

Nous voici donc au terme de l'année. J'y songe de façon paisible et c'est avec gratitude que je me sépare de cette année. Il faut encore que vous sentiez combien pour moi, en un certain sens, elle fait époque. Mon livre paraît d'un jour à l'autre ; c'est avec lui que j'inaugure l'an neuf et, désormais, l'on saura ce que je veux, vers quoi je tends de toutes mes forces ; mon activité commence. Belles furent les heures qui virent naître ce livre ; bonne fut cette année, malgré son inquiétant début. Ma santé s'est vite rétablie et quelles belles chaudes journées j'évoque à présent, celles de Lugano et de Bâle, de Naumburg et de Leipzig !

À tous ceux qui sont bien disposés à mon égard — et qui le serait mieux que vous ? — je dis merci de grand cœur, en cette fin d'année, et je nous souhaite, à vous comme à moi-même, une bonne et heureuse année, avec l'ancienne vigueur, avec l'ancienne affection, ma mère chérie, ma chère sœur !

Votre Fritz.

27. — À RICHARD WAGNER

Bâle 2 janvier 1872

Maître très vénéré,

Voici enfin mes vœux de Nouvel An et mon cadeau de Noël, certes bien tard, non pourtant par ma faute ni par celle de Fritzsch. Mais on ne peut compter sur la poste, car elle appartient à ces « puissances du destin » avec lesquelles il ne faut conclure aucun pacte éternel[1]. Dès le 29 déc. le paquet avait quitté Leipzig et, heure après heure, j'en ai attendu jusqu'ici l'arrivée afin de pouvoir avec lui vous adresser mes vœux de bonheur et de prospérité.

Puisse du moins mon livre répondre dans une certaine mesure à l'attention sympathique que pour ma vraie confusion vous avez manifestée jusqu'ici à sa genèse. Et si je crois moi-même que j'ai raison pour l'essentiel, cela veut dire simplement que *vous*, avec *votre art*, ne pouvez qu'avoir éternellement raison. À chaque page vous découvrirez que je m'efforce seulement de vous remercier pour tout ce que vous m'avez donné ; et la seule chose dont je doute est si j'ai toujours reçu vos dons comme il se doit. Plus tard je réussirai peut-être à faire mieux de maintes façons ; et je nomme ici « plus tard » le temps de l'« accomplissement », l'ère de la civilisation bayreuthienne. En attendant je sens que désormais je suis marqué d'un signe et qu'à l'avenir on citera toujours mon nom en relation avec le vôtre. Que Dieu pardonne à mes philologues si pour l'instant ils ne veulent rien apprendre !

Ce sera une chance pour moi, maître très vénéré, que vous vouliez bien agréer ce livre, au début de l'an neuf, comme un bon et amical symbole.

D'ici peu, vous recevrez, madame votre épouse et vous-même, des exemplaires reliés.

Avec mes vœux de prospérité pour vous et les vôtres, et ma chaude gratitude pour votre affection, je suis, comme je le fus et le serai,

votre dévoué
Friedrich Nietzsche

28. — À FRANZ LISZT

Bâle en Suisse, 17 janvier 1872

Maître vénéré,

Mon éditeur EW Fritzsch, à Leipzig, a reçu mission de vous faire parvenir un exemplaire de mon ouvrage « La Naissance de la tragédie issue de l'esprit de la musique ».

Je vous demande de bien vouloir accueillir favorablement cet ouvrage et si je vous présente cette requête avec l'espoir d'un bon accueil, c'est parce que madame votre fille, à Tribschen, m'a aimablement prié, maître hautement vénéré, de vous l'envoyer aussi tôt que possible, — requête qui répond à mon plus intime désir[1].

Car lorsque je songe au petit nombre de ceux qui instinctivement ont saisi de façon effective le phénomène que je décris et que je nomme « le dionysiaque » — c'est à vous que je songe toujours en premier lieu : les plus secrets mystères de ce phénomène ne peuvent que vous être à tel point familiers que je n'ai jamais cessé de vous considérer, avec le plus grand intérêt théorique, comme une de ses plus remarquables exemplifications.

Je vous le demande, lisez ce livre.

Avec l'assurancede mon
respectueux dévouement
Dr Friedr Nietzsche,
professeur ord. à Bâle